

Nutellax

1

Tous les collègues s'étaient agglutinés derrière Martin Zimmer pour profiter du spectacle. Chacun savait que la réunion ne commencerait pas sans le chef, et le directeur du service juridique avait profité de cette ambiance dissipée pour faire défiler des images sordides sur son ordinateur. Des obèses cloués au lit par leur propre poids, des diabétiques amputés d'un pied ou d'une main, d'autres avec tellement de caries qu'on aurait cru leurs dents rouillées. Les râles dégoûtés de l'assistance procuraient à Zimmer un plaisir évident. De mon côté, debout à côté de la toile du rétroprojecteur, je lançais à intervalle régulier des "s'il-vous-plait" auxquels je ne croyais pas moi-même, ignoré comme un prof d'anglais la veille des grandes vacances.

– Non mais franchement... Vous imaginez celui-là, imprimé sur un Kinder Surprise ? Avec la forme de l'oeuf, il aura l'air encore plus gros. L'horreur en trois dimensions.

– Tu vois ça dans un rayon, tu perds l'appétit d'un coup. Ça va être l'hécatombe pour tout le secteur.

– C'est pas possible, on peut pas laisser saccager nos produits comme ça. Il faut riposter.

– Je sais, je sais, répondait Zimmer, ravi de se trouver au centre de l'attention. Mon service fait tout son possible pour bloquer le projet, mais avec les gratte-papiers de Bruxelles, vous savez ce que c'est : c'est pas le bon sens qui les étouffe.

– Si ce truc passe, c'est les actionnaires qui vont s'étouffer. Propose autre chose, n'importe quoi. Pourquoi pas une mention "Manger tue", plutôt ? Les gamins ne savent pas lire et les parents s'en foutent, alors...

Enfin Capolli débarqua. Dès qu'il fut entré, le brouhaha cessa et les directeurs reprirent leurs places.

– Comme vous êtes mignons, tous assis en cercle, chacun devant son petit pot. On dirait les chevaliers de la table ronde !

La remarque fut accueillie par des gloussements à peine forcés. À humour égal, le patron faisait toujours plus rire que les autres.

– Pourtant c’est de circonstance, poursuivit-il en se tournant vers moi. N’est-ce pas, Lacroute ?

Je n’avais pas rectifié. Bien sûr, officiellement, je m’appelais Lacoudre, Philippe Lacoudre. C’est en tout cas comme ça que j’avais prononcé mon nom toute ma vie, et mon père avant moi, et son père avant lui, mais il n’y avait au fond pas moyen d’être tout à fait sûr. En tout cas, le *big boss* connaissait les principales syllabes de mon patronyme, et c’était toujours ça de gagné.

– Dans cette histoire, vous êtes Lancelot, n’est-ce pas ? poursuivit Capolli. Si je comprends bien, vous m’apportez le Saint-Graal !

– Saint-Graal, je ne sais pas, M. Capolli, mais le produit est très prometteur. Les retours conso, partagés dans mon email de la semaine dernière, bien que préliminaires, suggèrent que...

– Pas lu. Pas le temps. De toute façon, même avec les meilleurs retours, si ça ne me plaît pas, j’arrête tout. Et autant vous dire que ça ne sera pas de la tarte, sans mauvais jeu de mots, parce que si vous pensez m’émouvoir avec vos pépites de quinoa soufflé ou vos barres protéinées au goût carton-pâte, détrompez-vous. D’autres avant vous s’y sont cassé les dents.

Inutile piqûre de rappel. J’étais bien placé pour savoir que quiconque occupait le poste de responsable du marketing de l’innovation vivait sur un siège éjectable. Mes prédécesseurs avaient sauté les uns après les autres, au rythme moyen d’un départ forcé tous les 18 mois. Bien sûr, j’avais profité de l’appel d’air pour prendre du grade, mais j’étais arrivé au bout de la chaîne, et si je n’apportais pas vite une solution au “problème zéro”, j’étais bon pour le grand plongeon. La menace de mon licenciement, restée vague et lointaine pendant plus d’un an, s’était brusquement matérialisées trois semaines plus tôt, quand Maude Breaudoux, du service RH, qui concluait mon entretien d’évaluation, avait laissé échapper : “Au revoir Philippe, et *bonne continuation* !” Elle avait alors ouvert de grands yeux, et était devenue si rouge qu’elle m’avait donné chaud. “Bonne continuation dans tous vos projets en cours”, avait-elle rectifié, mais nous savions tous les deux à quoi nous en tenir.

À titre purement personnel, le chômage ne me faisait pas peur : j’aurais bien pris quelques mois pour voir venir, réfléchir à une reconversion. J’y songeais depuis un moment. Didier, un pote de la fac, après vingt ans à faire le commercial dans un groupe industriel allemand, était devenu du jour au lendemain *coach sportif*, suant et épanoui. Hélas, je n’étais pas tout seul dans l’équation. Quand j’en

avais parlé avec Valérie, elle m'avait regardé de la tête au pied et recommandé de prendre rendez-vous chez l'opticien. Elle haussait les sourcils chaque fois que j'évoquais la possibilité de changer de carrière, et avait même refusé de participer à mon bilan de compétences, "pour ne pas que je me fasse de films". J'avais dû me contenter des contributions de mes parents, qui me trouvaient par ailleurs en tout point formidable. Bref, Valérie avait déjà une idée bien précise de ma nullité, et il n'était pas question que je lui en fournisse une preuve irréfutable sous la forme d'un licenciement.

– Oui, Lancelot, c'est ça qu'on veut savoir, me dit Denis Gramont en serrant les poings. Puis il tourna le buste vers Barbara qui se tenait debout à côté de moi. Et qu'est-ce qu'il en dit, Panoramix ? Est-ce qu'elle est bonne, votre potion magique ? Est-ce qu'elle est zélicieuse, la potion ? Parce que, si je puis me permettre, vos produits précédents, ils n'étaient pas vraiment zélicieux. Ils étaient même sacrément zégueulasses !

Pauvre Gramont. Tout angoissé par les images d'obèses qui dansaient encore dans sa tête et jusque sur ses paquets de gâteaux, il mélangeait les druides celtiques et se laissait emporter par la grossièreté. Si la comparaison avec Lancelot était vaguement flatteuse pour moi, l'allusion à Panoramix, vieux druide barbu au pif massif, était carrément insultante envers Barbara, qui portait au-dessus de la lèvre un gros grain de beauté velu qui lui donnait des airs de sorcière. Heureusement, elle parlait un français médiocre qui ne lui permit pas de saisir la référence. Elle sourit en hochant la tête.

– La produit, c'est très bonne, dit-elle en roulant fort les *r*.

– Très bon, rectifiai-je. C'est ce qu'on a sorti de mieux depuis des années.

C'était trop peu pour impressionner Gramont. Il haussa les épaules, les yeux levés au ciel. Difficile de lui en vouloir. À la tête de la *business unit* "Gâteaux & Chocolats", qui brassait dans les 5 milliards d'euros par an et employait plus d'un tiers de la boîte, il était à la fois le plus puissant des directeurs et le plus menacé par le contexte actuel. Et si lui seul se permettait de parler sur un ton aussi hargneux, tous ici partageaient son impatience. Le message était clair depuis longtemps : après s'être laissé engraisser sans rien dire pendant un demi-siècle, le consommateur s'était réveillé obèse et très en colère. Il était toujours torturé par le même appétit, mais désormais, il voulait, pour le satisfaire, du *ZÉRO*. Du rien du tout. Nada, pas de calorie, boire et manger du vent. Les marchands de sodas avaient eu très chaud, mais grâce aux miracles de la chimie moderne, ils étaient

parvenus à s'en sortir : à coup d'aspartame, de stevia, de saccharine ou de sucralose, ils avaient remballé la vieille came dans des formules sans calorie, et on pouvait désormais s'envoyer Cocos, Red Bulls, cafés et autres jus plus ou moins gazeux, du matin au soir, sans que la balance s'en émeuve le lendemain. Eux la tenaient, leur potion magique, et ils en vendaient des pleines citernes, mais pour nous autres du grignotage, de la petite restauration, du "snacking" comme on disait à l'international, c'était une autre histoire. Côté nourriture solide, on pédalait dans la semoule. Pas l'ombre d'une innovation à l'horizon, aucune piste pour combiner la gratification d'une poignée de M&Ms et l'absence de culpabilité d'un verre d'eau minérale. On en était réduit à accepter la perpétuelle stagnation des ventes et la baisse des profits, rognés par les taxes de santé publique qui se multipliaient. Quelques incursions avaient été tentées, des carrés d'ananas séchés, des guimauves de tapioca, des recettes certes pas très caloriques, mais hélas beaucoup trop écoeurantes pour provoquer l'achat compulsif dans le désœuvrement d'une file d'attente à la caisse du supermarché. Tout ça , c'était des produits de niche, achetés par pénitence plutôt que par plaisir, pour donner bonne conscience aux esprits chagrins qui en mâchouillaient un ou deux quand la tentation devenait trop forte. Le *bliss point*, ce summum de la succulence, cette perfection d'une recette ni trop salée ni trop sucrée et qui poussait à replonger la main dans le paquet sans jamais atteindre la satiété, demeurait hors de portée.

En interne, tous les efforts étaient portés par une conviction : le zéro calorie pouvait changer la donne. Une fois libérés de la peur de la prise de poids, les clients s'autoriseraient à augmenter, à doubler, à quintupler leur consommation. C'était tout l'objet du projet "Zélicieux" que Capolli avait lancé au début de son mandat : identifier un produit à la fois zéro calorie et délicieux, une nourriture alléchante mais pas nourrissante, qu'on pourrait donc vendre par palettes entières au consommateur reconnaissant, et qui promettait d'envoyer le cours de l'action en orbite autour de Saturne. Le service de l'innovation, mon service, devait être le fer de lance de cette révolution, mais, faute de produit convaincant, notre Grand Soir était toujours remis au lendemain.

Après ma réunion avec Maude Breaudoux, j'étais résolu à passer à la vitesse supérieure. J'avais envoyé un email à tout le service, encourageant chacun à penser *out of the box*, et à m'envoyer leurs idées zélicieuses avant la fin de la semaine. J'avais reçu peu de réponses, principalement des collègues qui me demandaient de les retirer de la liste d'envoi, mais Barbara Kuznetsova, de

l'équipe *R&D*, m'avait envoyé quelques pistes de réflexion intrigantes. Capolli voulait de l'audace, il allait être servi.

À ma demande, Barbara avait bossé jour et nuit pour mettre au point une formule comestible. De mon côté, j'avais fait des pieds et des mains auprès des secrétaires de direction pour obtenir un créneau de réunion d'urgence du comité exécutif, allant jusqu'à amener le chien de l'une chez le vétérinaire et promettant à une autre mes tickets-restaurant du mois suivant, promesse d'autant plus facile à tenir que j'étais sûr d'être viré sous quinze jours si elle ne me venait pas en aide. J'avais réussi, au prix de ces lourds sacrifices, à rassembler toutes les huiles de la boîte au même endroit et au même moment, pour une présentation du produit suivie d'une session de questions-réponses avec Barbara et moi.

À quoi reconnaît-on une huile ? À première vue, c'est un cadre comme vous et moi, mais il existe un signe infallible qui la distingue : son titre a eu le privilège d'être traduit en anglais. Un matin, Capolli avait remplacé la mention "P-DG" dans sa signature d'email par celle, beaucoup plus distinguée, de CEO. Sa hiérarchie l'avait imité petit à petit, en cascade : d'abord, le DAF était devenu CFO ; puis les divers directeurs étaient passés SVP, pas *s'il-vous-plaît* mais *èssevîpis*, pour Senior Vice-President ; enfin, les sous-directeurs étaient devenus des simples VP. Malheureusement pour Valérie et moi, ça n'était pas allé plus bas, et mon titre était resté résolument francophone. J'avais réfléchi à des traductions possibles de "responsable" du marketing de l'innovation, mais *responsibol* ne roulait pas aussi bien sur la langue que *vîpi*.

Bref, c'était la réunion de la dernière chance, et j'avais décidé de mettre la paquet dès la première minute.

– Mesdames, messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter aujourd'hui un produit à la fois familier et radicalement innovant. Dans un contexte particulièrement tendu pour notre industrie, où les menaces réglementaires pèsent aussi lourd que les nouvelles attentes des consommateurs, il est impératif pour une entreprise comme la nôtre, qui souhaite...

– Abrégez, Lacroute, dit Capolli. On le connaît bien, le contexte. *Bliss point* ou pas *bliss point* ?

Son interruption m'avait fait perdre le fil d'un discours appris par coeur la veille jusque tard dans la nuit. Il me fallut quelques secondes pour réussir à articuler ces trois mots :

– *Bliss point*, patron !

La gaffe. J'avais immédiatement regretté d'avoir dit patron. Ça faisait vieux jeu, subalterne. J'étais pourtant coutumier du fait, mes pertes de moyens face à l'autorité remontant à loin, et la lueur qui passa dans le regard de Capolli me rappela celle, déçue et sévère, que j'avais souvent croisée dans les yeux de mon père les soirs de bulletins trimestriels.

– Et côté santé publique, demanda Debrie, qu'est-ce que ça donne ?

Élodie Debrie, toujours à l'affût de la petite bête. Une tête à claques comme on n'en avait plus croisé depuis le collège. Chaque fois que je lui adressais la parole, je devais me retenir de l'appeler Mademoiselle. Je savais que le terme n'avait plus cours, mais du haut de ses 25 ans, elle avait l'air d'une enfant perdue dans un monde d'adultes. Les apparences étaient en l'occurrence trompeuses, car Élodie nourrissait une ambition énorme et grimpait quatre à quatre les marches de l'escalier hiérarchique, si bien que les mauvaises langues l'avaient surnommée "l'alpiniste". Malgré ses trois courtes années d'ancienneté, on parlait déjà d'elle pour remplacer Jean-Yves Ballarian à la tête de la BU "Crèmes et Desserts Lactés." Le bon Ballarian, qui menait une grève du zèle depuis que le Conseil d'Administration lui avait préféré Capolli au poste de CEO dix ans plus tôt, n'en avait manifestement rien à foutre, et somnolait à l'autre bout de la table.

– A priori, répondis-je, feu vert côté santé publique. Bien sûr, il y a les effets secondaires cités dans mon email, mais si on en fait mention sur l'étiquette, on ne devrait pas avoir de problème pour la commercialisation. Enfin, tout ça devra bien sûr être validé en temps voulu par le service juridique.

Les regards convergèrent vers Martin Zimmer. Je devinai, à son haussement de sourcils ahuri, qu'il découvrait le dossier en direct. Il ne résista pourtant pas au plaisir de lever les deux pouces. Il reçut, pour récompense de son audace, les sourires attendris de ses collègues.

– Je crois qu'on peut passer au moment de vérité, qu'en dites-vous ? demanda Maryse Franchard avec une nonchalance exagérée qu'elle contredit aussitôt en s'humectant les lèvres. Il faut tout de même qu'on y goûte, à cette prétendue merveille.

Pour Franchard, notre directrice financière, l'enjeu était de taille. Il ne s'agissait pas seulement de croissance et de profits, il y avait là une question personnelle à régler. Malgré ses régimes à répétition, ses rendez-vous trimestriels chez le diététicien, les encouragements de son coach personnel et la mise sous clef par son mari de tous les biscuits et bonbons du foyer, son Indice de Masse

Corporelle continuait d'avoisiner sa pointure de chaussures. Elle avait, de son propre aveu, une "personnalité addictive", c'est-à-dire des instincts voraces et une tendance à les suivre. Ce trait de caractère avait dû s'avérer très utile chez ses ancêtres chasseurs-cueilleurs, car alors, gare à celui qui ne se jetait pas sur le premier morceau de mammouth venu : il prenait le risque de mourir de faim avant qu'on ait tué le suivant, perdant du même coup sa place dans le grand jeu de chaises musicales darwinien. Hélas, depuis que la nature avait été asservie, et que le manque chronique de nourriture avait fait place à son hyper abondance, Franchard et ses congénères vivaient des existences torturées, forcés de réprimer cent fois par jour des instincts inscrits au plus profond de leur être par toute une généalogie de crève-la-faim passés avant eux. Pendant ce temps-là, les abstinentes, ceux dont les aïeux avaient traversé les siècles sans s'appuyer sur une stratégie aussi gloutonne, se permettaient de les toiser d'un air dégoûté en leur conseillant de *faire un peu attention*. Franchard faisait attention de tout son coeur, mais ça ne suffisait pas. Elle tenait bon pendant des jours, parfois des semaines, et puis, au détour d'un placard, à la recherche d'une poignée de graines de courge pour combler le creux qui lui tenaillait l'estomac, elle tombait sur un paquet de chips entamé, oublié là par un stagiaire au métabolisme encore indulgent. Elle hésitait, salivait, se jurait de n'en prendre qu'une, puis, la première chips vite expédiée, négociait avec elle-même une pleine poignée, et une seconde, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ne reste que des miettes. Alors, perdue pour perdue, elle haussait les épaules et secouait le paquet au-dessus de sa bouche grande ouverte, laissant ruisseler jusqu'au fond de sa gorge les derniers éclats de pomme de terre. Enfin, soudain prise de remords, elle rangeait le paquet dans son sac à main, pour s'en débarrasser plus tard, loin du bureau, dans une poubelle municipale et anonyme où ses collègues aux oeillades méprisantes ne pourraient jamais la trouver. Elle s'en voulait affreusement de ce manque d'auto-discipline et se consolait à grands renforts de glace au chocolat. Pour Franchard, le snacking zéro calorie, c'était la fin du cauchemar, une planche de salut, la sortie du tunnel de la honte. À dire vrai, elle représentait notre coeur de cible.

Les visages se tournèrent vers Capolli, qui consulta sa montre.

– D'accord pour une dégustation, mais rapide.

Joignant le geste à la parole, il saisit le pot qui se trouvait devant lui, dévissa le couvercle et porta le contenant à ses lèvres. Il se pinça une narine, renifla trois coups, parut satisfait, puis, délaissant la cuillère en plastique prévue à cet effet, il

trempe son auriculaire dans la pâte. Il inspecta longuement l'échantillon, plissant fort les yeux comme l'aurait fait un joaillier devant une pierre rare, puis il y déposa une pointe de langue timide qui se rétracta aussitôt.

Il ferma les yeux. Dans la salle, les lieutenants, toute respiration suspendue, guettaient la réaction du chef.

– C'est bon, dit-il en hochant la tête, la bouche crispée dans une moue de carpe impressionnée.

Soupirs de soulagement du public. Franchard lui emboîta le pas sans transition, intrépide, gobant une pleine bouchée d'entrée de jeu. Debrie ouvrit son pot, gratta la surface du bout de sa cuillère, et d'un geste presque sensuel, déposa sur sa langue une noix brune qu'elle laissa fondre en fermant les yeux.

– Waou, s'exclama Gramont, assez fort pour réveiller Ballarian en sursaut.

– On dirait du vrai.

– Ça va faire un carton.

– C'est presque meilleur !

– Même moi qui n'aime pas ça d'habitude, je dois reconnaître que...

– C'est vraiment zéro calorie ? demanda Franchard, soudain inquiète. Zéro, zéro ?

– Zéro, zéro !

– Incroyable.

– Il y aura un avant et un après, c'est certain, glissa sur un ton prophétique Michel Kieffer, le directeur du département "Achats & Relations Fournisseurs".

Atmosphère joviale et conquérante. Chacun partageait ses impressions sur le produit, y allant de son commentaire tantôt spirituel et tantôt impressionné, et se resservant copieusement. La menace de mon licenciement s'estompait, pareille à ces cauchemars qui semblent si réels au réveil mais ne laissent à l'heure du café qu'un souvenir vaguement désagréable. Si Capolli et sa bande validaient le projet, on passerait en phase de pré-lancement. Je serais alors intouchable pour un bon moment. Il faudrait ajuster la formule, préparer la segmentation du marché, tester le *messaging* auprès de *focus groups*, voir, revoir, rectifier et recommencer le *packaging* jusqu'à l'écoeurement, et préparer les centres de production à monter en charge en fonction des prévisions de vente. Il y en avait pour un an au moins, voire deux si on ne faisait pas de zèle. Le temps de se retourner, quoi.

Tout de même, à les voir se gaver comme des naufragés après leur sauvetage, je fus pris d'un léger doute. Capolli dissipa toutes mes inquiétudes.

– Mon petit Lacroute, c’est du très bon travail. Je ne le dis pas souvent, mais aujourd’hui je me l’autorise : bravo.

– Merci, papa !

C’était sorti tout seul.

– Pas papa. Patron.

Subalterne et bègue, le jackpot. Capolli leva un sourcil, mais se retint de tout commentaire.

– À mon retour, poursuivit-il, il faudra qu’on parle de votre avenir ici. J’ai connu des VPs bien moins performants que vous, si vous voyez ce que je veux dire.

Il m’envoya un clin d’œil complice. Un frisson passa sur ma nuque. VP ? Avec BU rien qu’à moi, assistante de direction, bureau d’angle, voiture de fonction ? Tu entends ça, Valérie chérie ? Le boss l’a dit, et devant témoins : ton mari sera VP, et par conséquent, pas du tout un minable.

Cet instant de bonheur fut interrompu par un affreux rot tout droit sorti des entrailles de Ballarian. Ce dernier eut la présence d’esprit de tousser dans la foulée, très fort et à trois reprises, pour laisser croire à un chat dans la gorge récalcitrant. Capolli le foudroya du regard.

– Je dois dire que ce qui me gêne un peu, dit Franchard, c’est le nom. “Nutella-X”, ça fait un peu... chimique, non ?

– J’allais dire pornographique, renchérit Kieffer.

– On dirait un superhéros, risqua Gramont.

– Il faudra trouver mieux avant le lancement, conclut Debrie.

– C’est un malentendu, répondis-je, bien décidé à défendre mon poulain. Ça se prononce comme ça s’écrit : “Nutellax”. C’est à la fois familier, innovant et descriptif.

Levée de sourcils dubitatifs. Par jalousie, sans doute. Une trouvaille aussi évidente, on s’en veut de ne pas y avoir pensé tout de suite. Franchard s’apprêtait à me contredire, mais elle fut coupée dans son élan par une vibration grasse et sonore qui jeta un grand froid dans l’assistance. Juliette de Mareuil, directrice de la BU “Gourmets, Prestige & Grandes Occasions”, petit bout de femme toujours bien apprêtée, maquillée et manucurée, venait d’émettre une série de déflagrations incongrues et vraisemblablement odorantes. Elle écarquilla des yeux de chouette, s’efforçant de ne pas bouger, bien décidée à ne rien trahir de sa faute et même à nier s’il le fallait. Hélas, Kieffer, son voisin de gauche, l’avait déjà

dénoncée sans un mot lorsque, sous le coup de la surprise, il s'était retourné vers elle d'un brusque mouvement de tête. Pour racheter sa faute, il se plongea dans une étude intense du dossier posé sous ses yeux, dossier par ailleurs illisible car orienté à l'envers, et dont il rectifiait l'orientation aussi progressivement, aussi doucement que le lui permettait sa main tremblante. Bernard Jacquemet, jovial responsable des Services Informatiques et actuellement assis à la droite de Mareuil, n'en menait pas plus large. Il n'arrivait pas à contenir un sourire puéril qui s'étirait le long de ses joues. Terrifié à l'idée qu'il n'éclate en un rire nerveux, Jacquemet décida de le cacher derrière une main crispée, adoptant ainsi la pose universelle de celui qui se rappelle subitement qu'il a laissé le four allumé en partant le matin.

Juliette de Mareuil était tétanisée. Seules ses narines, dont les contours rougis par la honte se contractaient à toute vitesse, signalaient qu'un cœur battait encore au-dessus de ses traitres boyaux. À l'autre bout de la table, Élodie Debrie, mue par une solidarité féminine dont elle se rendait rarement coupable, s'éclaircit la gorge et relança la conversation :

– Racontez-nous, M. Lacoudre : comment l'idée vous est venue ? Après tout, vos équipes cherchent depuis des années sans rien trouver. Qu'est-ce qui vous a mis sur la bonne voie ?

Ah, le truc du mythe fondateur. Je savais, pour l'avoir lu dans *Challenges*, combien le succès d'un nouveau produit en dépendait. Il fallait fournir au public une histoire simple et mémorable qui retrace la genèse du projet. Un eureka rétrospectif dont chacun pourrait dire : "il suffisait d'y penser !" J'étais préparé. De toute façon, je ne pouvais pas leur servir la version authentique, selon laquelle Barbara, en quittant son poste dans un laboratoire militaire biélorusse au début de la guerre, avait emporté le secret d'une molécule inodore, insipide et aux propriétés actives fascinantes.

– Merci de poser la question ! L'histoire est amusante. Il y a quelques mois, j'étais invité à déjeuner chez mon beau-frère et sa femme, qui tenaient à nous présenter leur dernier né. Un petit Félix, un grand gaillard joufflu, avec un sacré timbre, si vous voyez ce que je veux dire ! Personnellement, je n'ai jamais été très à l'aise avec les bébés. Pour les miens déjà, je ne savais pas trop comment m'y prendre. Mais voilà, après le café, ma belle-soeur ne veut rien savoir, elle insiste, elle tient à ce que je donne le biberon. Ça avait l'air de lui faire vraiment plaisir, alors j'ai joué le jeu. J'ai donc Félix dans la main gauche, le biberon dans la main

droite. Le petit prend trois gorgées de lait, et vlan. Je ressens un frémissement au creux de la main, puis une chaleur qui se diffuse. Alors je réalise : le cher ange est en train de remplir sa couche ! Et il n'y va pas à moitié, ça dure un bon moment, avec bruit et odeur. Évidemment, je suis très gêné. Pour me détendre, son père me donne un coup de coude amical et me dit : "c'est toujours comme ça : sitôt rentré, sitôt sorti !" C'est là que l'idée d'un...

Kieffer s'était levé d'un coup. Il resta une longue seconde immobile, interdit, le front luisant, le regard perdu dans le vague. Une goutte de sueur roula du sommet de son nez jusqu'à son menton, contournant la commissure des lèvres qui tremblaient un peu. Enfin, il annonça qu'il avait un coup de fil très important à passer, et il se dirigea vers la sortie.

– M. Kieffer, votre téléphone...

Il s'arrêta, me dévisagea un instant, se retourna en direction du téléphone oublié sur la table, hésita. Une nouvelle goutte de sueur glissa le long de sa tempe. Enfin, comme frappé par la foudre, il agrippa son ventre à deux mains, et se remit en route avec un empressement renouvelé.

Il avait déjà ouvert la porte lorsqu'Élodie Debie, assise au plus près de la sortie, jaillit comme un diable hors de sa boîte. Elle bredouilla je ne sais quoi au sujet d'un document oublié à son bureau, et s'engouffra dans l'embrasure de la porte au même moment que Kieffer, si bien qu'ils s'y trouvèrent coincés épaule contre épaule. Ils tortillèrent des hanches pour se frayer un passage, Kieffer s'aidant de la poignée qu'il tenait toujours bien en main, Debie usant de ses coudes pointus comme des piolets. Après quelques secondes de cette lutte pathétique, ils traversèrent ensemble le pas de la porte. La tension de leurs deux corps soudain relâchée les propulsa vers l'avant. Ils mirent à profit cet élan pour déclencher un sprint, à peine gênés dans leur effort par leurs chemises cintrées, vestes de tailleur, pantalons droits et talonnettes de rigueur.

Quand ils eurent tourné l'angle du couloir, le calme revint dans la salle, mais ne dura pas. Je m'apprêtais à reprendre le fil de ma présentation quand Franchard annonça qu'elle allait voir s'il n'était pas arrivé quelque chose de grave à Kieffer et Debie. Capolli intervint, expliqua qu'en tant que CEO, c'était sa responsabilité personnelle de s'assurer du bien-être de ses employés, et qu'il irait donc en personne s'enquérir de leur état. Sur quoi il quitta la réunion, marchant sur les talons, le dos cambré. Franchard sortit à sa suite sans fournir plus d'explications, avec une rapidité de mouvements insoupçonnée. C'est à ce

moment que Leburgaud, de la BU “Apéritifs et Snacking Salé”, leva un doigt tremblant dans ma direction et se mit à gémir à grands coups de *han* étouffés. Enfin il réussit à cracher son accusation :

– Empoisonneurs ! Assassins !

C’était désormais certain, personne n’avait lu mon email. J’improvisai une explication sous la pression.

– Mesdames, messieurs, j’ai l’honneur de vous présenter aujourd’hui un produit à la fois familier et radicalement innovant. Dans un contexte particulièrement tendu...

– Mais il se moque de nous ! explosa Gramont. Qu’est-ce que vous avez mis dans votre foutu machin, nom de Dieu ?

Je vis briller dans son regard une lueur de rage qui me serra la gorge. Gramont, fort comme un boeuf et supposément ceinture noire de judo, crevait d’envie de me sauter dessus pour me secouer comme un hochet. Heureusement pour moi, ses luttes intestines l’obligeaient à se tenir plié en deux. Il resta sagement à sa place. Je parvins enfin à prononcer quelques mots, signalant à ces messieurs dames que toutes les informations pertinentes leurs avaient été fournies par email la semaine passée, et qu’il leur aurait suffi de consulter la documentation jointe pour s’épargner un malentendu fâcheux. Par ailleurs, les propriétés laxatives du Nutellax représentaient une innovation majeure, condition nécessaire pour prétendre au fameux “net zéro calorie” dont nous avons tous, et je dis bien *tous*, grand besoin, et qu’il était par conséquent malvenu de leur part...

Avant même que je pusse conclure, la pièce sombra dans un chaos complet. Tous les directeurs bondirent de leur siège et se ruèrent vers la sortie, qui boitillant à cloche-pied, qui la main posée sur le postérieur. Certains dénouaient en hâte leur noeud de cravate, d’autres arrachaient carrément leur ceinture. Attroupés devant la porte, ils parvinrent à former une file indienne de fortune qui permit une évacuation relativement fluide, mais une fois dans le couloir, ce fut la débandade des gnous affolés par les lions. Ceux de ces malheureux moins familiarisés avec le plan d’étage criaient “Les toilettes ? Les toilettes !” avec des accents de panique, tout en s’efforçant de suivre le mouvement des autres. J’entendis un “Maman...” suppliant, sans pouvoir en identifier l’auteur, tant la voix était déformée par l’émotion.

Enfin, le silence se fit. Il ne restait plus dans la salle que Barbara et moi. Nous restâmes un long moment sans rien dire, côte à côte, pour tout dir eun peu

sonnés. Puis le rétroprojecteur, comme s'il devinait qu'on n'aurait plus besoin de ses services, passa en mode veille, et enclencha son ventilateur asthmatique. Barbara se tourna vers moi et me tendit la main.

– Bon continuation, dit-elle, un sourire douloureux aux lèvres.

– Merci, Barbara. Bonne continuation à vous aussi.

Je ne pris même pas la peine de me cacher en tirant la flasque de ma veste. Je m'envoyai une bonne rasade de réconfort et fus pris au dépourvu par le picotement des bulles sur ma langue. En éternel optimiste, j'avais eu l'idée lumineuse, juste avant le début de la réunion, de remplacer mon *Yamazaki 12 ans d'âge* par du champagne frais. Bien fait pour moi.

En route vers mon bureau, je tâchai d'inventer une explication plausible à mon imminent licenciement, sachant d'avance que Valérie refuserait de prendre ma défense dans cette affaire.

2

Deux heures plus tard, j'avais fini de rassembler mes effets personnels dans une boîte en carton, et j'attendais sagement qu'un agent de la sécurité viennoise m'escorter jusqu'à la sortie. Valérie avait lu mon dernier message ("Réunion difficile ce matin, je vais sans doute rentrer plus tôt que prévu") mais n'avait toujours pas répondu. Je ne m'en inquiétais pas : dans les situations délicates, les gens avaient parfois besoin de temps pour trouver les mots justes.

Je profitais de ce moment suspendu entre la vie et la mort professionnelle pour mettre à jour mon profil LinkedIn, eu égard à ma prochaine et soudaine disponibilité sur le marché de l'emploi. J'avais jugé *réglo* d'ajouter une dernière expérience de VP à la liste des postes occupés au sein de la boîte. Ce serait plus vendeur auprès d'éventuels recruteurs, sans être totalement mensonger. En revanche, je séchais sur les détails. VP de quoi ? Et pour combien de temps ? L'intervalle minimum proposé par le site était d'un mois, bien au-delà des trente minutes qu'avait duré mon mandat virtuel. Allez, pas d'état d'âme. Va pour un mois. Après tout, je n'étais pas encore viré. Je m'en assurais toutes les trois minutes en rafraichissant le contenu de ma boîte de réception. Il suffirait ensuite d'oublier malencontreusement de mettre à jour mon profil pour accumuler de précieux moments d'ancienneté fictive.

J'attendais avec impatience la première réaction de mon *réseau*, quand un email à l'intitulé aussi mystérieux qu'angoissant me glaça le sang. Éliane Marchesi, la secrétaire de Capolli, avait décidé de m'offrir une dernière bouffée d'adrénaline en titrant son message : "URGENT". La gorge sèche, l'index tremblant, j'hésitais à cliquer sur le message. Qu'il s'agisse de bonnes nouvelles (entretiens d'embauche, tirages du loto) ou de mauvaises (lettres des impôts, résultats d'analyses médicales), j'avais pris l'habitude de retarder l'ouverture du courrier important. Je n'avais aucun mal à surmonter ma curiosité, et prenais plaisir à faire durer l'incertitude, à prolonger l'état bien connu des choses avant l'inéluctable plongeon dans l'inconnu. La poignée de secondes, ou d'heures, ou de jours ainsi gagnés (plus l'information pouvait changer le cours de ma vie, plus je retenais mon geste), rendus infiniment intenses par leur disparition imminente,

me plongeait dans une transe à mi-chemin entre l'insouciance planante du fumeur de shit et la paralysie du lapin pris dans les phares. J'imaginai un camion, conduit par Capolli, qui s'approchait à toute vitesse de mes petites oreilles veloutées, lorsque j'entendis derrière moi un raclement de gorge forcé qui me fit sursauter.

– M. Lacoudre ?

Une fois son message envoyé, Éliane Marchesi, qui officiait au plus près du paradis, avait descendu les 27 étages qui nous séparaient et s'étaient immiscée sans un bruit jusque dans mon dos.

– Vous avez reçu mon email ?

– À l'instant. Si c'est au sujet des tickets-restaurants, bégayai-je, je crois que je ne vais pas pouvoir tenir mes engagements...

Elle leva haut les sourcils et poursuivit sans relever.

– Vidéoconférence avec M. Capolli dans cinq minutes. Lien envoyé par email. Soyez à l'heure, il a un rendez-vous important juste après.

Elle se retira sans attendre de réponse de ma part.

J'allais avoir le privilège de me faire lourder par le patron en personne. Je ne voyais pas trop pourquoi je méritais tant d'honneur, mais l'injonction de ponctualité de Marchesi ne me permit pas d'y réfléchir longuement. Je cliquai d'un doigt fébrile sur le lien de la vidéoconférence.

– Re-bonjour, Lacroute ! me dit Capolli d'un ton guilleret.

Il m'appela de son jet privé, un petit *Embraer Phenom 100* mis à disposition par l'entreprise, qui lui permettait de faire la navette entre les différents sièges de la boîte et sa résidence principale en périphérie de Genève. Officiellement, Capolli vivait en Suisse pour se maintenir à égale distance, sur le plan physique comme sur le plan moral, de la France et de l'Italie, les deux pays d'où notre groupe tirait racine. Officieusement, chacun savait à quoi s'en tenir. On racontait même qu'un assistant le suivait partout où il allait, chronomètre en main, pour mesurer le temps qu'il passait sur le sol français et s'assurer ainsi qu'il restait éloigné du seuil fatidique des six mois par an, synonyme de changement de résidence fiscale et de redressement douloureux.

À l'écran, il avait le teint cireux, sans que je pus dire s'il s'agissait d'un effet du Nutellax ou simplement du contraste entre sa mine naturelle et le cuir noir de son appui-tête.

– Alors, mon vieux, sacré cirque tout à l’heure ! Vous êtes un peu frappé, non ? Intoxiquer d’un coup tout le Comex... Vous voulez couler la boîte, c’est ça ? Même nos concurrents n’osent pas rêver d’un scénario pareil. Heureusement que rien n’a fuité — si je puis dire ! — sans quoi c’était le grand plongeon à la Bourse.

– Je suis vraiment désolé, M. Capolli. J’aurais dû être beaucoup plus clair dans ma communication. Vous êtes en droit de me licencier, je le comprends parfaitement, et j’étais d’ailleurs en train de rédiger ma lettre de démission.

Je marquai une brève pause avant de jouer mon va-tout.

– En revanche, si je peux me permettre une dernière demande... Tout à l’heure, vous avez suggéré que je pourrais bénéficier d’une promotion. C’est-à-dire, avant que... Bref, je me demandais si, à titre posthume, enfin...

Capolli tourna la tête de trois-quart et pointa son oreille du doigt.

– Qu’est-ce que vous racontez ? Je ne lis pas sur les lèvres, mon vieux. Votre micro est coupé, on dirait. Peu importe, c’est moi qui voulais vous parler. Vous avez de l’audace, et ça me plait. Un électron libre, voilà ce dont cette boîte a besoin. Si on joue bien nos cartes, on va faire un tabac ! Je compte sur vous pour relever le défi.

J’activai mon micro à temps pour répondre :

– Un défi ? Vous ne me virez plus ?

– Vous virer ? Quelle drôle d’idée. Je viens vous offrir une promotion !

À l’écran, ma vignette accusait une fraction de seconde de retard sur mes propres mouvements. Je pus donc voir la surprise se dessiner sur mon visage ahuri.

– Bien sûr, continua Capolli, j’ai d’abord pensé à vous coller mon poing dans la figure ! Mais quand je suis revenu dans la salle vous étiez déjà parti.

– Vous..? Je...

– Ne vous inquiétez pas Lacroute, je me suis calmé depuis. Je ne garde jamais une rancune très longtemps, c’est mauvais pour les affaires. Mais vous pouvez surtout remercier Franchard. C’est elle qui m’a ouvert les yeux.

– Madame Franchard ? Elle a demandé ma promotion ?!

– Oh, pas directement. Mais figurez-vous que, quand je suis retourné dans la salle de réunion, je l’ai surprise la main dans le sac. Littéralement. Elle s’était dépêchée de revenir des toilettes, elle était encore toute essoufflée de son effort, et elle fourrait des pleines brassées de pots de Nutellax dans sa grosse poche Hermès.

En la voyant faire, d'un coup tout s'est éclairé. Je me suis dit : voilà une femme sensée, raisonnable, bien sous tout rapport, une femme qui connaît les effets du Nutellax, et qui malgré ça, retourne *quand même* sur les lieux du crime, et rafle une pleine palette. Si ce n'est pas la preuve qu'on tient un produit zélicieux, je ne sais pas ce qu'il nous faut. Et vous savez ce qu'elle m'a dit en quittant la pièce, entre deux respirations laborieuses ? "Vous me trouvez déjà dégoûtante, alors un peu plus ou un peu moins... autant me faire plaisir." Ça m'a scié. Je la savais déjà brillante, mais pour la première fois dans l'histoire de notre collaboration, je l'ai trouvée courageuse.

Alléluia. Ô Franchard, petite ogresse selon mon coeur, sois bénie entre toutes les femmes. Puisses-tu un jour trouver le repos auquel tu aspires.

– Elle a du cran, Franchard, reprit Capolli. Entre nous, sans ses kilos en trop, il y a longtemps qu'elle dirigerait la boîte. Seulement, les actionnaires ne la nommeront jamais. Pour les photos de presse, vu ce qu'on vend, ça ne passerait pas, vous comprenez...

Gêné par cette candeur inattendue, j'esquissai de la tête un non horrifié, que mon instinct de loyauté s'efforçait de changer en oui. Mon visage traçait des cercles saccadés qui me donnaient le tournis.

– Le produit est bon, Lacroute, les gens en veulent, c'est tout ce qui compte. Le Nutellax, c'est l'avenir. Un avenir radieux et zélicieux. Bien sûr, les effets secondaires sont gênants. Mais pas bloquants, non. D'ailleurs, j'ai mon idée sur la façon d'arranger ça. À ce stade, c'est encore très confidentiel. Je ne peux en discuter qu'avec les membres du Comex. À vous de voir si ça vous intéresse...

À l'écran, devant la tête de Capolli apparut la face ronde et dorée de l'emoji *clin d'oeil*.

– Génial, ce truc, commenta-t-il ravi. Bref, j'irai droit au but. Ça vous dirait de passer SVP ? Travailler en ligne directe avec moi sur le lancement du Nutellax ? Avoir les mains libres, un vrai budget, un siège à la table, une voix qui compte ?

J'étais certain qu'il me faisait marcher. Dans l'entreprise, les bonnes nouvelles étaient rares, les surprises jamais bonnes, les cadeaux empoisonnés.

– Mais pourquoi ? Je veux dire, pourquoi moi ?

– Comment ça, pourquoi vous ? Vous êtes notre expert interne en Nutellax, non ? Qui d'autre que vous serait mieux placé pour en assurer la commercialisation ?

Qui d'autre ? N'importe lequel des requins qui infestaient l'organigramme, et que Capolli dressait comme un dompteur ses lions. D'ailleurs, c'était bien la première fois que l'expertise servait de motif à une promotion. Un employé compétent à son poste était trop précieux pour qu'on prenne le risque de l'envoyer autre part : son remplaçant saboterait à coup sûr une des rares parties de l'entreprise qui fonctionnaient correctement.

– Tout de même, fis-je, SVP... C'est inattendu. D'habitude, les produits sont rattachés à un département. J'imagine que M. Gramont voudra suivre ça de près, ou bien Mme Favre, vu que la BU "Noisettes & Praliné" est le plus gros fournisseur interne pour la confection du...

– Oui, mais non. C'est un peu inhabituel, je le reconnais, mais il faut battre le fer tant qu'il est chaud. On a quelques semaines d'avance sur la concurrence, quelques mois tout au plus. Il est hors de question qu'on se laisse rattraper. Il n'y a pas de temps à perdre avec des courroies de transmissions inutiles. Cette aventure, c'est entre vous et moi, Lacroute ! Alors, qu'en dites-vous ? On bosse ensemble, ou je vous vire pour de bon ?

Son rire gras satura l'enceinte de mes écouteurs. Le son me fit l'effet d'une décharge électrique.

– Je plaisante, bien sûr. N'allez pas raconter ça aux Prud'hommes. Bref, est-ce que je peux compter sur vous ?

Je sentais bien que l'histoire puait un peu, mais je n'arrivais pas à trouver d'où venait l'odeur. Après tout, Capolli craignait peut-être de se faire manger par un de ses lions. Pour s'accrocher encore quelques années à son trône, il préférerait sans doute confier le projet à un Lacroute inoffensif ? Ou bien au contraire, il ne voulait pas froisser un de ses subordonnés en donnant le précieux projet à un rival. Peu importaient ses raisons, au fond. Je revenais de trop loin pour faire la fine bouche. SVP, merde !

– Je suis votre homme, patron.

– Fantastique. Éliane va vous faire parvenir votre nouveau contrat. Je veux un brief complet d'ici la fin de semaine qui récapitule les grands axes marketing et les jalons principaux pour une mise sur le marché en fin de trimestre. Je veux savoir à qui on vend le Nutellax, comment, et surtout combien. Si vous avez besoin de main d'oeuvre, vous avez carte blanche pour recruter en interne auprès du département Stratégie. Vu les notes de synthèse que je reçois de leur part, ils m'ont l'air plutôt disponibles...

– Entendu, M. Capolli. Mais j’aimerais tout de même savoir... Concernant les effets secondaires, quel est le plan ?

– Le plan ? Ah, bien sûr, le plan. Je peux vous le dire maintenant : je prépare depuis quelques mois une fusion avec un gros laboratoire pharmaceutique. Les synergies sont énormes, les marchés vont adorer. Après tout, la santé et l’alimentation sont les deux faces d’une même médaille, n’est-ce pas ?

L’image d’un pompier pyromane défila devant mes yeux. Je vis un Capolli en uniforme bleu marine ignifugé, jouant du briquet au-dessus d’un tas de bois, et l’instant d’après aspergeant les flammes avec sa lance d’incendie, convaincu d’oeuvrer pour le bien de l’humanité.

– Avec l’arrivée du Nutellax, cette fusion devient une évidence absolue. Vu leur expertise, ils corrigeront sans souci les quelques défauts de la formule initiale. Ça tombe sous le sens ! Enfin, on en reparlera plus tard. Je dois vous laisser, j’ai Juliette de Mareuil sur l’autre ligne. Suite à votre petit numéro de ce matin, elle m’a remis sa démission, mais il est hors de question que je la laisse partir. Au fond, cette histoire nous a tous soudés. C’est dans les épreuves que le groupe se construit ! Il faut voir ça comme un *team building* plus vrai que nature, c’est tout. Mais tout de même, la prochaine fois que vous faites un coup pareil, envoyez un email. Ça évitera les mauvaises surprises...

– Bien sûr, M. Capolli.

– Dernier point : pensez à faire corriger votre fiche auprès du service informatique. Il y a une coquille dans votre nom. Ça fait tache. Vous êtes SVP désormais, les détails comptent.

– Bien sûr, patron, dis-je avec un sourire sincère, touché par tant de bienveillance. J’ajoutais aussi : bonne journée ! mais pour personne, car il s’était déjà déconnecté.

Je fermai la fenêtre du logiciel de vidéoconférence et retombai sur l’annonce de ma promotion. À la vue des huit coeurs, étoiles et pouces en l’air qui ornaient déjà mon message, je me sentis envahi par une douce vague de chaleur. L’état de grâce ne dura qu’un instant, et fit place à une cruelle réalisation : pour ne pas perdre toute crédibilité auprès de mon réseau, je devrais attendre au moins un mois, peut-être deux, avant d’officialiser mon titre de SVP.

Je tournai la tête à droite et à gauche à la recherche d’un collègue à qui partager ce retour de fortune, mais le bureau s’était vidé, comme toujours à l’heure du déjeuner. Un mal pour un bien : j’en profitai pour trinquer à mon

succès et m'envoyai trois gorgées de champagne tiède. Je faillis m'étouffer en entendant dans mon dos le raclement de gorge familier de Marchesi. Elle m'apportait une pile de documents à signer :

– Votre nouveau contrat.

J'avais aussi reçu quatre messages de Valérie en réponse à mon texto du matin :

OK

Maman vient dormir ce soir

Si tu sors en avance, fais sa chambre et commence à préparer le repas

Je vais rentrer tard

3

À ma grande surprise, le Nutellax connut un démarrage poussif.

Au sein de la boîte, l'habitude voulait que les nouveaux produits ciblent en priorité les enfants : ils étaient moins regardants sur la liste des ingrédients, leur provenance, les conditions de fabrication, et plus susceptibles de se laisser convaincre par un packaging outrancier et une recette *gourmande*. Une mascotte toute mignonne, une campagne de pub passée en boucle à l'heure des dessins animés, des têtes de gondole dans tous les supermarchés, et six semaines après le lancement le tour était joué. En plus, on faisait avec eux d'une pierre deux coups : à cet âge-là, ils formaient des habitudes de consommation qui pouvaient durer des décennies, parfois même les suivre toute leur vie. Hélas, dans leur grande immaturité, les enfants se moquaient pas mal des effets de leur alimentation sur leur poids. Les avantages comparatifs du Nutellax ne leur faisaient ni chaud ni froid, et nos premiers chiffres annonçaient un sacré flop.

J'avais bien cru être arrivé au bout de mon aventure industrielle. Ma récente promotion, au lieu du tremplin vers le firmament managérial que j'avais imaginé, ressemblait plutôt au dernier soubresaut d'un poisson hors de l'eau. J'attendais le coup de fil fatidique qui m'annoncerait la fin de partie.

Mais le coup de fil ne vint pas. Capolli avait d'autres chats à fouetter : depuis que la fusion avec le groupe pharmaceutique avait capoté, il était lui-même dans une position délicate. La version officielle de l'échec faisait porter le chapeau à l'UE. Martin Zimmer avait servi aux actionnaires une soupe juridique à base de *lois antitrust* et de *climat réglementaire inopportun*, mais en coulisses la réalité était bien plus simple : le laboratoire ne voulait plus de nous. Le *Rygopic*, un médicament censé réguler les troubles de l'attention, venait d'être mis sur le marché aux États-Unis, et s'écoulait aussi vite que les usines pouvaient le fabriquer. Son fonctionnement sur les sujets hyperactifs n'avait rien de révolutionnaire : grâce à son effet dépressif, les malades retrouvaient une existence calme et banale, quoiqu'un peu plus terne qu'auparavant. Mais c'est chez les sujets dits *sains* que le produit avait trouvé sa vraie vocation. Chez eux, si la dose normale de *Rygopic* suffisait à ôter le goût de la vie, pris en micro-dose le médicament coupait

seulement l'appétit. Les stars d'Hollywood s'étaient rapidement passé le mot. Finis les burgers-frites clandestins, cachés derrière des lunettes noires pour échapper aux paparazzis ; finies aussi, les séances de fitness interminables entre deux tournages. Une injection matin et soir suffisait à faire passer l'envie de manger. Tant pis pour les effets sur la santé mentale, la plupart des acteurs s'étant déjà habitués, depuis leurs premiers castings restés sans suite, à vivre dans un état dépressif stable et plus ou moins aigu.

Le tuyau s'était refile de vedette en starlette, de présentateur télé en personnalité politique, jusqu'à arriver aux cousins dégénérés de la profession, influenceurs des réseaux sociaux et autres créateurs de contenus, qui avaient lâché l'info au grand public. Depuis, la moitié du pays rêvait de soigner sa silhouette comme on traite une maladie chronique, et chacun cherchait à se faire prescrire du *Rygopic*. Les traitements coûtaient chers. Pour que les mutuelles en acceptent la charge, on trouvait en quelques clics un médecin ravi de poser un diagnostic complaisant après cinq minutes de vidéoconférence. Les cas d'hyperactivité avaient explosé, et avec eux, les cours de bourse des entreprises du secteur pharmaceutique.

Dans ces conditions, la fusion à parts égales entre notre groupe et le laboratoire n'était plus tenable. Il aurait fallu accepter de se faire absorber. "Plutôt crever que de me faire bouffer par un pharmacien", avait lâché Capolli en réunion du Comex. C'était de l'esbroufe. Pour un bon prix, il aurait vendu sans hésiter. La vérité, c'est qu'il n'avait reçu aucune offre de rachat. Depuis l'arrivée du *Rygopic*, les synergies entre nos entreprises s'étaient évaporées : pour chaque médicament vendu d'un côté, c'était un de nos produits qui n'était pas consommé de l'autre. Le jeu était à somme nulle, et plus personne ne souhaitait que le mariage se fasse.

Heureusement pour nous, la menace pharmaceutique peinait à traverser l'Atlantique. Pour le consommateur européen, l'abstinence n'était pas une vertu mais un aveu d'échec. Il refusait de céder à cette morale de rabat-joie. Avec la cigarette déjà, il avait tenu bon. Quand son homologue américain s'était sevré du tabac en quelques décennies à peine, lui avait préféré prendre son mal en patience, clope au bec, portant sa trachéotomie comme une médaille, jusqu'à ce qu'enfin les vapoteuses lui ouvrent une nouvelle voie de consommation décomplexée.

Capolli gardait foi dans le Nutellax, mais les résultats devaient se matérialiser rapidement. Il m’ enjoignait à persévérer, à pivoter vers un segment de marché plus prometteur, exigeant des rapports quotidiens et des réunions bi-hebdomadaires, balançant au gré de ses lubies des emails laconiques du style “du nouveau ?”, “et les vieux ?”, “et les célibataires ?”, “et les ruraux ?”, véritables grenades managériales que je m’empressais de refiler à un subordonné, qui passait le reste de la journée à élaborer une réponse à grands renforts de périphrases ambiguës et de graphes indéchiffrables.

À force de tenter la chance, on avait fini par décrocher le gros lot : les TBG. Les Trentenaires Bedonnants et Grisonnants formaient le segment de marché idéal pour le Nutellax. Toujours désireux de croquer la vie à pleines dents, mais rendus soudain conscients de leur mortalité par les premiers coups de poignard que le temps infligeait à leurs corps, ils étaient prêts à tout pour continuer de jouir du présent sans regarder le futur en face. Dans les étapes du deuil, ils avaient passé le stade du choc et se trouvaient désormais bien installés dans le déni. Trop stressés pour mieux manger, trop pressés pour faire du sport, ils se savaient condamnés à empiler les kilos au même rythme que leurs bambins et acceptaient leur sort avec amertume.

Les promesses du Nutellax répondaient à toutes leurs angoisses ; ne restait plus qu’à les convaincre d’en supporter les effets indésirables. Pour y arriver, le coup de génie avait consisté, comme souvent, à retourner le problème sur lui-même. Plutôt que d’inciter les consommateurs à manger du Nutellax tout en les mettant en garde contre les risques d’incontinence, message jugé trop alarmiste lors de nos premiers *focus groups*, on les poussait à mettre à profit le temps qu’ils passaient déjà aux toilettes en le combinant avec un instant snacking. La corde productiviste était sensible chez les TBG, car dans leur jonglage perpétuel avec les différentes priorités de leur âge, priorités personnelles, professionnelles et familiales, ils manquaient perpétuellement de temps. En plus, ça nous plaçait d’emblée dans un *marché adressable* en pleine croissance : depuis l’avènement des smartphones, les adultes passaient, en moyenne, trois fois plus de temps aux WC que la génération précédente, et la vague montante du télétravail avait encore accentué la tendance.

Les stations de métro avaient été couvertes d’affiches montrant un jeune adulte en bras de chemise, assis sur un trône de faïence, téléphone dans une main, tartine dans l’autre, la lèvre surmontée d’une fine moustache de pâte à tartiner, le

visage figé dans une émotion de pure jouissance, yeux clos et bouche entrouverte. Slogan familier et décalé : “C’est ça un moment Nutellax.” En police plus petite, pour satisfaire les plus curieux, on explicitait : “Pas de temps à perdre, pas de kilos à gagner. Nutellax, 0 calorie, 100% plaisir.”

L’argument avait fait mouche. Dans un premier temps, bien que l’idée plût, le sujet était resté tabou parmi les consommateurs, mais semaine après semaine, les ventes décollaient. Il avait fallu qu’une influenceuse en vogue dévoile son *secret minceur* pour que les langues se délient pour de bon. D’autres blogueuses disaient avoir constaté un *effet de halo* : les propriétés anti-caloriques du Nutellax semblaient s’étendre à toute nourriture avalée dans la demi-heure précédant l’ingestion de la pâte. Une nouvelle chorégraphie était apparue dans les dîners en ville : un convive, souvent une femme mais pas toujours, après l’entrecôte-frites, s’excusait poliment, prenait la direction des toilettes et gobait en chemin, avec une élégance discrète, un berlingot de Nutellax, puis revenait dix minutes plus tard, frais et pimpant, prêt à dévorer les profiteroles à la glace vanille sans une once de culpabilité. Chez les plus décomplexés, on se refilait le pot tour à tour, comme le témoin d’une course de relais qu’on courait en canard, un peu ballonné par la troisième part de tartiflette. Les videurs de boîtes de nuit, habitués à un autre genre de manège autour des WC, fouillaient les fêtards, inspectaient les cabines à la recherche de traces de poudre, sans rien trouver d’autre que des pots vides et des cuillères usagées.

Partant des TBG, le Nutellax s’était propagé de proche en proche à toute la population. Les célébrités nous sollicitaient pour en faire la promotion. Les belles histoires s’écrivaient toutes seules, il y en avait pour tous les goûts : Pierre Ménès pour les footeux, Laurence Boccolini pour les femmes ménopausées, Didier Bourdon pour les bons vivants. Tous ceux qui avaient dû fuir les feux des projecteurs à cause de leurs kilos en trop sortaient enfin du bois et racontaient, la tête haute et le ventre plat, la chronique de leur reprise en main, comme s’ils avaient survécu au cancer ou à la mort d’un enfant. Le public aimait ça.

Quant à moi, j’étais touché par la grâce. Dans ma vie professionnelle, enfin, j’avais le sentiment d’accomplir quelque chose. Pas seulement à titre individuel, bien que je profitasse à fond des honneurs réservés aux gagnants. Je touchais plus d’argent que je ne pouvais en dépenser, j’étais chouchouté par les directions des enseignes de distribution qui pensaient s’attirer mes bonnes grâces à coups de menus 3 étoiles et de matchs de foot en loge présidentielle, et je lisais avec délice

les messages que m'adressaient d'anciens camarades de classe quémendant un poste dans mon service ou, pour les plus pudiques, un stage pour leur fils. La boîte elle-même allait mieux que jamais. La valeur boursière avait triplé en quelques mois. On embauchait à tour de bras. Les jeunes diplômés délaissaient les cabinets de conseil et les banques d'affaires pour lancer leur carrière chez nous. Des succès agréables, je le reconnaissais volontiers, mais mon sentiment d'euphorie venait d'ailleurs. Le monde lui-même semblait aller mieux. Les gens perdaient du poids et profitaient de la vie. Les portions caloriques journalières augmentaient, montant à 3000, 4000, 5000 calories pour certains ; et en même temps, les chiffres d'obésité et de diabète reculaient. Les agriculteurs pouvaient enfin respirer un peu, soulagés par une demande aussi soutenue qu'inattendue et qui tirait leurs prix vers le haut. Les silos à grains se vidaient, les usines tournaient à plein régime, l'activité économique toute entière semblait entraînée dans cet élan. C'était grisant de participer à ce mouvement plus grand que soi. Plus grisant encore, Capolli ne m'appelait plus Lacroute. Du jour au lendemain, sans donner d'explication, sans s'excuser non plus, il avait cessé d'écorcher mon nom, en privé comme en public. Je me couchais chaque soir avec le sentiment du devoir accompli.

Pourtant, certains matins de solitude, l'utopie semblait avoir perdu de son éclat. Dans mes moments de doute, j'étais persuadé que tout cela ne durerait pas. Rien de ce qui m'était arrivé de bien dans la vie n'avait tenu promesse, tout finissait en eau-de-boudin, l'insouciance heureuse cédait la place, les déceptions usuelles reprenaient leurs droits. Cette parenthèse ne ferait pas exception. J'en voulais pour preuve cette épine cruelle qui me tourmentait. Dans l'engouement général, une personne restait insensible : Valérie. Elle n'avait d'abord pas pris au sérieux ma promotion, convaincue que j'étais le dindon d'une farce qui me dépassait largement. Elle imaginait une conspiration en interne qui finirait par se retourner contre moi. "Tu ne pourras pas dire que je ne t'avais pas prévenu", avait-elle lâché un jour. Comme ma chute se faisait attendre, et que le projet suivait son cours, elle avait changé son fusil d'épaule et s'était mise à tourner nos ambitions en dérision. "Vous allez droit dans le mur. Personne ne s'abaissera à bouffer ça." Puis, face aux premières percées du produit, plutôt que de reconnaître son erreur, elle nous avait accusés de cibler délibérément des populations fragiles ("Vous profitez de nanas mal dans leur peau pour fourguer votre came, sans vous soucier de leurs vrais problèmes !"). Enfin, quand le succès

était devenu trop évident pour être ignoré, elle avait décidé de s'en prendre à ma personne, sans faux semblant. Un matin, elle m'avait dit : "Ton Nutellax, Philippe, c'est pas seulement zéro calorie. C'est aussi zéro dignité. Au fond, il est à ton image." Sur quoi elle était partie avec les enfants habiter chez sa mère pour se donner le temps de la réflexion, plus sûre de vouloir partager la vie de "l'empoisonneur national".

À ma grande surprise, je m'accommodais plutôt bien de son absence. La dernière fois qu'elle était partie, je l'avais suppliée de rentrer à la maison dès le lendemain (je déteste dormir seul). Cette fois-ci, j'étais trop absorbé par le travail pour laisser transparaître ma souffrance. Et, il faut le dire, j'étais aussi soulagé de pouvoir me servir un deuxième verre de rouge au dîner sans avoir à subir ses reproches systématiques. En chien de Pavlov martyrisé, Valérie se mettait à saliver, mais de rage, dès qu'elle entendait le *pop* du bouchon de liège. "Tu es sûr que tu as besoin de ça ?" "T'en as pas ouvert une hier ?" "C'est pas un verre, ça, c'est un bol," et autres piques qui me filaient le cafard bien avant la gueule de bois. Ces temps-ci, je ne buvais certes pas moins, mais j'en profitais beaucoup plus.

Malgré sa réaction excessive, Valérie n'avait pas tout à fait tort. Certaines évolutions échappaient à notre contrôle. Au début de l'été, nous avons lancé une campagne participative sur les réseaux sociaux : le #NutellaxChallenge, qui invitait les utilisateurs à se filmer en train de manger du Nutellax dans les endroits les plus incongrus. Quand l'agence l'avait présentée en réunion d'avant-vente, l'idée m'avait parue géniale. Résultat des courses : bide total. Le concept ne suscitait aucun enthousiasme auprès du public. Après quatre jours de communication molle, l'échec était avéré. Je m'apprêtais à couper les dépenses en espérant limiter les dégâts, quand soudain les tableaux de bord se mirent à clignoter furieusement. La campagne décollait. L'analyste de l'agence qui nous avait vendu le projet était aussi surpris que nous, mais ça ne l'empêchait pas de se féliciter de ce succès. Il poussait le bouchon jusqu'à nous reprocher d'avoir douté de sa compétence, et se permettait des poncifs prétentieux du genre : "Ça fait plus de trois ans qu'on est dans le métier : on sait ce qu'on fait !"

C'était évidemment faux. Quand mon stagiaire m'avait décrit le genre de vidéos que les internautes faisaient circuler, j'en étais tombé de ma chaise. L'esprit de la campagne originale avait été détourné en une forme bien moins consensuelle : le #NutellaxSurprise. L'idée consistait à faire avaler, à son insu, du Nutellax à une insouciant victime, chose aisée tant le goût était semblable à celui

de la formule originale, puis à la filmer au moment où les effets laxatifs se feraient sentir. Les déclinaisons ne manquaient pas : dans le bus, en classe, au musée, pendant un rendez-vous amoureux ou un entretien d'embauche, tous les scénarios y passaient. Plus la situation était embarrassante, plus la vidéo était visionnée et partagée. Nous accueillions la montée de cette vague avec des sentiments mitigés, tiraillés entre la fierté de faire un buzz national et l'horreur des images qui nous parvenaient.

L'apothéose avait été atteinte lorsqu'un petit diabolin avait eu l'idée de tartiner le goûter de toute sa colonie de vacances au Nutellax, juste avant la sortie à la piscine. La vidéo prenait aux tripes. Une vingtaine d'enfants pleuraient dans une eau boueuse, battant des mains, buvant la tasse, appelant maman, les moniteurs tétanisés hurlaient des instructions contradictoires depuis le bord du bassin, un maître nageur tendait sa perche du bout des doigts en prenant bien soin de ne pas se mouiller, tout ça sous le rire franc, l'hilarité naïve du cameraman qui ne perdait pas une miette du spectacle. Le grand bain avait dû être entièrement drainé, la piscine fermée pendant trois jours, et la municipalité de Bernay-en-l'Eure intentait une action en justice contre l'entreprise pour incitation à la destruction de biens publics. Le clip avait fait onze millions de vues en deux jours, un record absolu dans l'industrie. En interne, Capolli nous avait d'abord félicités, mais l'opinion publique restait hostile et il avait fallu faire un geste pour apaiser la foule. Le patron avait présenté ses excuses dans *Les Échos*, et avait annoncé en fin de tribune le licenciement pour faute de Martin Zimmer.

Le parcours était houleux, mais le Nutellax poursuivait son inexorable montée en puissance, et je m'élevais dans son sillage. Hélas, ma réussite se faisait au détriment de certains de mes collaborateurs. Depuis l'affaire du #NutellaxSurprise, les ventes de la formule originale étaient en chute libre. Les consommateurs se méfiaient : si l'on n'avait pas acheté le pot soi-même, si l'on n'avait pas tartiné soi-même le pain, on se savait à la merci d'un mauvais farceur en quête de son quart d'heure de gloire. Dans le doute, les gens traitaient toute pâte à tartiner de provenance inconnue comme s'il s'agissait de Nutellax, et se préparaient en conséquence, s'assurant d'une voie d'accès dégagée vers les toilettes avant de se mettre à table. Dès lors, puisqu'on allait de toute façon manger pas loin des cabinets, autant acheter du Nutellax, on s'épargnerait un moment de doute tout en prenant soin de sa ligne. Ainsi, ma BU avait petit à petit cannibalisé les ventes de celle de Denis Gramont, qui n'en menait pas large. Il

était désormais sous pression constante. Capolli voulait revoir ses projections plusieurs fois par semaine, lui demandait de nouveaux plans stratégiques, des idées créatives pour gonfler les chiffres sans faire froncer les sourcils des auditeurs, voulait relire ses emails envoyés aux équipes, participer aux négociations des contrats de distribution, et cent autres requêtes qui mises bout à bout constituaient le grand tout du *micro-management*. Gramont, habitué aux succès éclatants et aux félicitations publiques, prenait très mal la chose. Il houspillait ses troupes, demandait aux employés de rester tard le soir et de revenir le week-end, leur promettait des bonus aussi mirobolants qu'inaccessibles, et leur parlait à tous avec encore moins de respect qu'à son habitude. Cette débauche d'effort était aussi épuisante qu'elle était futile. Le problème n'était pas compliqué, mais n'admettait aucune solution : le monde voulait du Nutellax, rien d'autre, et Gramont n'en vendait pas.

Comble d'ironie, c'est dans la malbouffe qu'il trouvait son réconfort. En réunion, dans son bureau, en déplacement, il mâchonnait toujours quelque chose. Il s'interdisait évidemment le Nutellax, ne consommant que les produits de ses propres marques. L'effet sur son physique était désastreux. Lui, jadis si imposant avec sa nuque de buffle et ses pectoraux qui tendaient le tissu de ses chemises, ressemblait désormais à un ogre au bout du rouleau. Il trimballait sous les yeux des poches juteuses, violacées comme des prunes. Son cou disparaissait sous les chairs molles de ses multiples mentons. Soit qu'il ait été pris de court par sa prise de poids, soit qu'il refusât de voir une réalité devenue trop douloureuse, il n'avait toujours pas adapté sa garde-robe à ses nouvelles dimensions. On pouvait voir sa bedaine blafarde qui pointait entre deux boutons de chemise mis à rude épreuve, et qui faisaient leur possible pour donner forme humaine à ce monceau gras. Son souffle court et sa transpiration excessive achevaient le tableau, en lui retirant toute capacité d'intimidation. Pour ces raisons, Gramont me haïssait de tout son être, me haïssait d'autant plus qu'il me savait intouchable. C'était une situation inédite pour moi, plutôt habitué à susciter l'indifférence ou l'agacement de mes collègues. Pour la première fois de ma carrière, j'avais un ennemi. J'adorais ça.

4

Du bar, j'étais allé directement à l'hôtel où Capolli passait la nuit. J'avais obtenu le numéro de sa chambre par Marchesi, sous prétexte de lui faire parvenir un échantillon à montrer au conseil d'administration. Plus j'approchais de la chambre et plus je sentais gonfler ma colère. Au sortir de l'ascenseur, cette colère avait atteint le stade de rage aveuglante : j'avais confondu un 6 avec un 9 et frappé par erreur chez un couple d'Américains, très surpris de me voir tambouriner à leur porte à minuit passé. Un brin refroidi par l'incident, j'avais tapé plus délicatement à la porte voisine, et Capolli était venu à ma rencontre.

– Lacoudre ? Mais qu'est-ce que vous foutez là ?

Son corps restait caché derrière la porte, mais l'encolure révélait un peignoir brodé du sigle du Ritz.

– Laissez-moi entrer. Faut qu'on parle, vous et moi.

– Vous êtes timbré, mon vieux. Vous avez vu l'heure ? Le conseil d'administration se réunit à huit heures. J'ai besoin de repos. Rentrez chez vous.

Il s'apprêtait à me claquer la porte au nez. J'intercalai mon pied pour bloquer le mouvement.

– Laissez-moi entrer. Il faut qu'on parle du rapport Di Pietro.

– Du quoi ?

Je mis mes mains en cornet pour faire porte-voix et répétais d'une voix grave, sur trois notes :

– Di-Pieeee-trooooo.

J'aperçus du coin de l'oeil l'Américain de tout à l'heure qui passait une tête confuse dans le couloir. Capolli m'agrippa par le coude et m'attira à l'intérieur de sa chambre.

En entrant, je fus pris d'un léger vertige. La chambre était en fait un trois-pièces en enfilade, ce que les hôtels moins distingués appelaient une "suite". On arrivait d'abord dans le salon, tout en mobilier Louis quelque chose. Table basse en marbre, rideaux lourds, murs tapissés de velours beige. Une double porte grande ouverte faisait communiquer le salon avec une salle à manger pas moins somptueuse, avec son lustre en cristal et sa table ronde en bois massif, tapissé

d'une nappe de soie blanche, et qui pouvait accueillir jusqu'à huit convives. Cependant, au lieu de huit chaises disposées autour, il y avait huit cabinets de toilettes. Capolli remarqua mon air abasourdi et se fendit d'une explication.

– Impressionnant, n'est-ce pas ? C'est un prototype. Une collaboration entre *Jacob Delafon* et *Bose*, les fabricants de systèmes audio. Ils ont réussi à intégrer leur technologie de suppression de bruit directement à l'intérieur de chaque cuvette. Plutôt que d'obliger ses invités à faire des aller-retours intempestifs aux toilettes au milieu du repas, on leur permet de se soulager directement à table, sans que leurs voisins ne s'en émeuvent ! Brillant, n'est-ce pas ?

Il souleva des deux mains un pan de la nappe.

– Et le Ritz a pensé à tous les détails. Pour que l'intimité de chacun soit respectée, ceux qui dînent en pantalon peuvent utiliser la nappe de soie pour couvrir leur entrejambe. L'échancrure est calculée pour !

Il ajouta en haussant les épaules, comme s'il énonçait une évidence :

– Bien sûr, pour les robes et les jupes, ce n'est pas un souci.

Je passai la main sur la faïence d'un des cabinets comme pour m'assurer de sa consistance. Chaque siège était muni de sa chasse d'eau indépendante, d'une lunette chauffante et d'un bidet télécommandé. C'était formidable. Ainsi avançait l'inéluctable marche de la civilisation : pour les foyers plus modestes, *IKEA* proposait déjà des garde-manger étanches à installer dans les WC et salles de bain. Chez les riches, c'était l'inverse : le petit coin s'invitait à table. Étourdi tant par ce constat lamentable que par les dimensions de la chambre, je perdis l'équilibre et manquai de m'étaler par terre.

– Vous avez bu, Lacoudre ?

– Un peu, ouais ! Et pas que du Coca... Mais c'est pas pour votre mini-bar que je suis venu. Je suis là pour avoir la vérité, Monsieur Capolli. La vérité !

Il m'invita d'une main tendue à m'asseoir sur un des cabinets de la salle à manger.

– Je vous écoute. Vous avez cinq minutes.

– Je suis au courant pour le rapport Di Pietro, lui dis-je avec autorité. Je refuse d'être votre bouc émissaire. Vous ne me ferez pas sauter comme un fusile docible.

– Un quoi ?

– Un fu-sible do-cile.

Il se massa les paupières entre le pouce et l'index et se servit un verre d'eau gazeuse.

– Vous niez l’existence du rapport ? repris-je. Vous allez pousser le vice jusque là ?

– Je ne nie rien. Le rapport Di Pietro existe, c’est même un des sujets du conseil de demain. Mais je ne vois pas bien ce qu’il a à voir avec vous.

– Ne me prenez pas pour une truffe. Figurez-vous que je sors d’un rendez-vous particulièrement intéressant. Je ne vous dirai pas avec qui, ça n’a aucune importance, mais sachez seulement que...

Capolli posa son verre, étouffa un borborygme et m’interrompit.

– C’est Gramont qui vous a contacté, n’est-ce pas ?

Effectivement, Gramont m’avait contacté. Dans un premier temps, je n’avais pas répondu aux messages qu’il m’envoyait plusieurs fois par semaine, non pas par méchanceté mais simplement par habitude. Avant même son départ six mois plus tôt, présenté comme une démission mais qui ressemblait davantage à un licenciement, il avait subi une période de mise au placard qui avait laissé des traces profondes. Sa nomination au poste de “Directeur de l’audit stratégique interne”, titre pompeux pour rôle sans substance, avait marqué le début de son isolement, et très vite tous les collaborateurs l’avaient traité en pestiféré. Comme il ne pouvait plus ni nuire à la carrière des uns, ni servir l’ambition des autres, il était simplement ignoré. Il avait même été éjecté de la discussion de groupe où se fixait le rendez-vous du déjeuner à la cantine. Ses amis présumés affirmaient n’avoir “pas vu son message” lorsqu’il leur demandait, piteux, pourquoi ils n’étaient pas au stand fajitas à midi trente, comme tous les jeudis. Pendant des semaines, il avait mangé seul dans un coin du réfectoire, trainant sa grasse carcasse et son odeur de défaite qui faisait fuir les gros bonnets comme les stagiaires et les secrétaires, jusqu’à ce que la honte le décide à prendre ses repas dans l’intimité solitaire de son bureau. Trois mois plus tard, le temps de s’assurer que les marchés réagissaient positivement à son éjection de la BU “Gâteaux et Chocolats”, un manutentionnaire avait décollé au ciseau à bois la plaque qui ornait la porte de son bureau, et on n’avait plus jamais vu la tête de Denis Gramont dans les bureaux de l’entreprise.

Pourtant, en recevant une photo d’un document intitulé “Note de synthèse sur les effets à long terme du Nutellax – Dr. Massimo Di Pietro”, sur papier à entête de l’entreprise et tamponné d’un “Confidentiel” en rouge capital, ma curiosité avait pris le dessus. J’avais envoyé un évasif “Qu’est-ce que c’est ?”, et sa

réponse, “15 à 25 ans de taule pour le bouc émissaire de service”, m’avait convaincu d’accepter son rendez-vous.

Gramont m’attendait à une des tables du fond du bar. Il accusait toujours un certain surpoids, mais je retrouvai dans son regard l’étincelle de combativité qu’il arborait aux beaux jours de sa carrière. Après quelques formules de politesse maladroites, et un whisky de l’amitié gentiment offert par lui, il entra dans le vif du sujet :

– Le rapport a été commandité en interne. Il n’est pas encore public, mais ça ne va pas tarder. Et quand ça sortira, malheur à ceux qui n’auront pas pris leurs précautions. Il faudra un coupable, un sacrifice public. Si tu ne veux pas être le dindon de la farce, mon conseil, c’est de quitter le navire avant qu’il ne coule.

Pris de court, je lui avais demandé d’élaborer sur le contenu du rapport. Il ne l’avait pas lu dans son intégralité. Il savait seulement qu’on y faisait état d’une hausse importante des cancers de l’estomac et de l’intestin grêle. Certains hôpitaux avaient relevé des lésions inhabituelles chez certains patients, qui par ailleurs s’avéraient d’avidés consommateurs de Nutellax. Il y avait aussi plusieurs paragraphes sur des décès aux circonstances particulièrement sinistres : des proches qu’on savait à la dérive, et qui du jour au lendemain ne répondaient plus au téléphone et ne se rendaient plus au travail. On finissait par leur envoyer les pompiers, qui enfonçaient la porte et les trouvaient morts de déshydratation, le colon mollement protubérant au-dessus de la cuvette des toilettes, ou bien effondrés sur un parterre de pots de Nutellax vides et qu’on aurait pu croire propres, tant les parois avaient été méthodiquement raclées du bout des ongles.

– Et en quoi ça me concerne ? De toutes façons, je n’ai pas lu le rapport. On ne peut pas me reprocher ce que je ne sais pas.

– Ne sois pas naïf, Lacoudre. Comment comptes-tu prouver à un jury que tu n’as *pas* lu quelque chose ? Par contre, il suffira qu’on retrouve des lambeaux du rapport dans une des déchiqueteuses de ton bureau pour que le doute change de camp.

– C’est une menace ?

– Pas du tout. Je suis de ton côté. Mais ouvre les yeux, bon sang ! Tu ne vois pas que Capolli se sert de toi ? Tu es son bouclier humain. Pourquoi crois-tu qu’il t’a propulsé SVP du jour au lendemain ? Pour tes beaux yeux ? Ton génie des affaires ? Ta finesse politique ? Soyons sérieux. Depuis le début, il cherche à se couvrir. Le Nutellax, c’est la poule aux oeufs d’or du jour, mais c’est aussi le

scandale sanitaire de demain. Capolli le sait. Au moindre problème, il te jettera dans la fosse aux lions. Il dira qu'il ne savait rien, que la responsabilité incombe au SVP véreux qui a agi sans son accord, dans son dos. Il a l'habitude de ces manigances, ça fait quarante ans qu'il pratique ce genre de coups fourrés. Tu crois vraiment que tu fais le poids ?

Je buvais ses paroles comme du petit lait, et mon whisky tout pareil. Il s'interrompait de temps en temps pour demander au serveur, d'un mouvement rotatif de l'index, de remplir mon verre.

– Mais tout n'est pas perdu, reprit-il. Ce que tu dois bien comprendre, c'est que Capolli est à ta merci. Il te chouchoute pour mieux t'endormir, parce qu'en vérité, il ne peut pas courir le risque de te perdre. Sans toi, il n'aura plus personne derrière qui se cache. C'est pour ça que Zimmer est parti. Le dossier puait trop, il ne voulait pas que ça lui retombe dessus. Alors pose-toi la question. Tu veux rester le fusible docile qui sautera au premier coup de tonnerre ?

Je m'étais toujours douté que Capolli ne jouait pas franc jeu avec moi. Je ne tombais donc pas de très haut. Je me sentais même soulagé : de nombreuses circonstances inexplicables devenaient tout à coup bêtement logiques.

– Pourquoi vous me dites tout ça ? On n'était pas particulièrement proches, que je sache.

Gramont haussa les épaules.

– Tout ça c'est du passé. L'important pour moi, désormais, c'est la justice. Capolli doit payer.

On avait encore discuté quelques minutes, puis il avait réglé l'addition. Il m'avait serré la main en disant : “Je compte sur toi.” Je l'avais laissé partir et j'avais commandé un dernier whisky pour réfléchir à tout ça, puis un autre pour me donner du courage. Ma décision était prise. Je vidai mon verre d'une traite et pris la direction du Ritz sans plus tarder.

Capolli avait écouté mon récit en silence.

– Et alors ? demanda-t-il enfin.

– Alors je démissionne, voilà. Je refuse d'être votre pantin. Ça vous la coupe, hein ?

– Libre à vous, Lacoudre. Vous êtes mon employé, pas mon prisonnier. Mais à mon avis, vous feriez mieux de dessaouler avant de prendre une décision aussi importante. Notamment parce qu'au cours actuel de l'action, vous renoncez à un

package de *stock options* qui ferait pâlir d'envie un émir saoudien. Ça peut valoir la coup d'y réfléchir.

– Bah. Si c'est pour que Valérie récupère la moitié, très peu pour moi. J'aime encore garder ma dignité, ça n'a pas de prix.

– Bien sûr, votre dignité. Bien sûr.

Il se mit à arpenter la pièce de long en large, traçant des cercles concentriques autour de moi. Il commençait à me donner le tournis. J'allais lui demander de s'asseoir, quand il s'arrêta de son propre chef :

– Et puis, ça ne tient pas debout, son histoire. Puisque je vous dis que le rapport Di Pietro va être évoqué au conseil d'administration. Comment pourrais-je prétendre ne pas en avoir connaissance ?

Il posa son verre sur la table et se dirigea vers la mallette en cuir roux qu'il emmenait partout avec lui. Il plongea la main dedans, et en tira une liasse épaisse d'une cinquantaine de feuillets qu'il laissa retomber sur la table.

– Tout est là. Je vous en donne une copie, si vous voulez en avoir le coeur net.

– Surtout pas ! criai-je en me levant d'un coup.

Je repris sur un ton plus calme :

– Je veux dire, non merci. Pas la peine.

– Comme vous voudrez. Ce que je veux dire, c'est que le rapport existe, et qu'il contient à peu près ce que vous savez, mais sa portée n'est pas du tout celle que Gramont lui prête. Il n'y a aucun scandale de santé public à la clef. Tous les cancers sont en hausse, pas seulement ceux de l'estomac. Ça n'a rien à voir avec le Nutellax, c'est dû au vieillissement de la population. Ou aux micro-plastiques, ou à la pollution de l'air, ou au lithium dans l'eau. Les candidats ne manquent pas. Et ne venez pas me mettre sur le dos les cadavres de quelques hurluberlus qui n'ont rien trouvé de mieux pour combler leur vide existentiel que de le remplir à coup de pâte à tartiner. Il y en avait avant, il y en aura après.

Il m'attrapa aux épaules, comme pour me transmettre son message par contact physique.

– Si vous pensez qu'on peut arrêter un bulldozer comme le Nutellax, c'est que vous n'avez toujours pas compris la nature de cette innovation. Pourtant vous connaissez nos chiffres. Un Européen sur deux consomme du Nutellax une fois par semaine. Deux sur trois chez les plus de trente ans, quatre sur cinq dans les professions libérales. Et n'oubliez pas les couches ! Un demi-milliard vendues le mois dernier, deux fois plus que le mois précédent.

Oui, il y avait aussi les couches. Mis en difficulté par la fusion avortée avec le laboratoire pharmaceutique, Capolli avait rebondi dans une direction inattendue, et s'en était sorti avec brio. Il avait mené de main de maître la mise en place d'une *joint venture* avec Pampers, qui subissait de plein fouet la baisse de la natalité dans les pays occidentaux et voyait ses ventes sur le segment nourrisson se réduire comme peau de chagrin. Il avait fallu quelques numéros de claquettes pour les convaincre de tenter l'aventure, mais leur prise de risque avait été largement récompensée. L'alliance Nutellax-Pampers, c'était la promesse d'un snacking serein en mobilité, la concrétisation du fameux "manger-bouger" si cher aux experts en santé publique. Les couches adultes super fines et anti-odeur, d'abord vendues dans les lieux où l'on souhaitait s'abstenir de passer aux toilettes plusieurs heures d'affilée, salles de cinéma, buvettes de stades, halls d'aéroport, s'achetaient désormais dans toutes les grandes surfaces, et s'étaient même affichées en couverture du dernier *Elle*, portées avec une élégante nonchalance par deux top models aux corps anguleux et aux regards lointains.

– C'est la société toute entière qui change sous nos yeux. Ce n'est pas un rapport sur les aigreurs d'estomac de deux pelés et trois tondus qui va y changer quoique ce soit. Et le rapport sur les millions de gens que le Nutellax a sorti de l'obésité et du diabète, qui va l'écrire ? Sans exagérer, mon vieux, nous sommes en train de sauver l'humanité. Vous avez croisé Franchard dans les couloirs, ces derniers temps ? Elle vous a l'air mal en point ? Elle pète le feu, oui ! Vous savez qu'elle s'est mise à la course à pied ? Elle veut courir un marathon. Il y a un an, sa seule chance d'y arriver, c'était de trouver une colline de 42 kilomètres et de se laisser rouler jusqu'en bas. Grâce au Nutellax, sa vie a changé.

Pour sûr, Franchard était métamorphosée. Certes, sans ses joues replètes, elle avait pris un coup de vieux. La couche de graisse qui remplissait ses joues avait disparu. L'enveloppe de peau distendue, désormais soumise aux caprices de la gravité, pendait à ses pommettes comme un ballon dégonflé, et lui donnait un air de bulldog imberbe. Les chairs molles s'affaissaient dans un drapé de cire de bougie, comme si un immense cierge s'était consumé au sommet de son crâne et avait dégouliné jusque dans son cou. Mais bon sang, qu'est-ce qu'elle avait maigri ! Avec cette nouvelle silhouette lui était venu un nouvel élan, un second souffle. Elle parlait avec plus d'aplomb, se faisait obéir plus aisément, sans qu'on sache si elle avait vraiment changé sa façon de s'exprimer ou si ses traits décharnés lui conféraient une aura sage et souveraine.

– Ce rapport, c’est une tempête dans un verre d’eau, reprit Capolli. Il sera enterré avant la fin du trimestre. C’est une distraction, si vous voulez mon avis. Ce dont il faut se méfier, c’est de la concurrence. La boîte de Pandore est ouverte, il n’y a pas de retour en arrière possible. Tous les acteurs du marché préparent leur propre version, chacun veut sa part du zélacieux gâteau. D’ailleurs, ça ne m’étonnerait pas que Gramont soit à la solde de ceux d’en face, payé pour nous diviser et nous affaiblir. Il va falloir défendre chèrement notre peau, Lacoudre, et pour ça, j’ai besoin que vous soyez au sommet de votre forme. Je peux compter sur vous ?

Il commençait à m’embrouiller, et les whiskys de tout à l’heure clarifiaient à peine son propos.

– Ralentissez un peu, lui dis-je. C’est moi qui pose les questions. D’abord, pourquoi vous m’appelez Lacoudre ?

– Pardon ? Et comment faudrait-il que je vous appelle ? Lacoudre, c’est votre nom, il me semble.

– Ne jouez pas l’innocent. Pendant des semaines, vous m’avez appelé Lacroute. Mon petit Lacroute ceci, mon cher Lacroute cela. Sacré Lacroute ! Je ne vous ai jamais repris. Mais un jour, vous avez arrêté, vous n’avez plus jamais fait l’erreur. Pourquoi ?

Capolli s’assit sur un des cabinets en face de moi et se massa les tempes. Puis il me regarda droit dans les yeux et se mit à sourire.

– Mon pauvre Lacoudre. Vous voyez des humiliations partout, ça doit être épuisant ! Croyez en vous, bon sang. Vous n’êtes pas plus minable qu’un autre.

La tête commençait à me tourner. Un haut-le-coeur me fit gonfler les joues. Je me demandai un instant si le WC ultra-moderne sur lequel j’étais assis serait capable de neutraliser les bruits de mes vomissements, ou s’il était calibré spécialement pour les évacuations de l’autre extrémité du tuyau. J’allais renverser ma tête dans la cuvette quand Capolli posa sa main sur mon épaule.

– Tenez, je vais vous dire : au fond, vous êtes l’employé idéal. Les gens biens dans leurs pompes, ceux qui n’ont rien à prouver, je m’en méfie. Je ne sais jamais comment leur faire plaisir. Voyez Gramont, voyez comme il mord la main qui l’a nourri. Quel gâchis...

Capolli ferma les yeux et remua les lèvres en silence, comme s’il récitait une prière pour le salut de Gramont.

– Ça va, coupai-je, n'en faites pas trop. Je sais que vous vous moquez bien du sort de Gramont, comme du mien.

– Ne vous énervez pas, Lacoudre. Nous sommes dans le même camp, vous et moi. À quelles conditions accepteriez-vous de renoncer à cette démission absurde ?

Sans attendre ma réponse, il se leva et sortit une bouteille du minibar. Il me présenta l'étiquette : *Macallan, 30 ans d'âge, doubles fûts*. Je fis oui de la tête et il me versa un plein verre. Je n'avais jamais rien bu d'aussi beau.

Je restai un long moment, la tête entre les mains, les coudes sur la table, à méditer sa question. Je faillis m'endormir à deux reprises, et finis par articuler :

– Admettons que je reste. À partir de maintenant, il faudra que vous jouiez carte sur table avec moi. Pas de rapport secret, pas d'entourloupe. Je veux savoir tout ce qui se trame. Qui on embauche et qui on lourde. Qui travaille sur quoi. Et qui couche avec qui !

– À la bonne heure, un éclair de lucidité.

– Et c'est pas tout ! Les interviews.

– Les interviews ?

– Oui. Je veux la moitié. Vous passez à la télé tous les mois, et presque une fois par semaine dans les journaux. Moi, jamais. Il faut que ça change.

– Bien sûr. Avec plaisir, même. À la longue, c'est lassant. Il faudra vous coacher un peu, mais je n'y vois aucun inconvénient.

La nausée me reprit tout à coup. Je serrai les dents, puisant dans mes dernières forces pour ne pas y céder. Capolli dut prendre ce raidissement soudain pour un refus, car il se sentit forcé d'ajouter :

– Pour vous prouver ma bonne foi, j'irai dès demain demander au conseil d'administration de valider votre nomination au rang de Directeur Général Adjoint aux Opérations. *Chief Operations Officer*. Qu'est-ce que vous en dites ?

La nausée passa. Je haussai les épaules et vidai mon verre.

– Gramont m'avait prévenu que vous achèteriez mon silence avec une promotion.

– Et ça change votre décision ?

– Non.

– Alors toutes mes félicitations, mon cher COO.

Il me resservit un verre de *Macallan*. Je jetai un regard circulaire autour de la table et désignai du menton les huit trônes de faïence.

– Je crois que je ne m’habituerai jamais...

– Vous non, répondit Capolli, mais vos enfants ne verront même pas le problème. C’est le miracle de la civilisation ! Elle dégringole à chaque génération et retombe sur ses pattes à la suivante. Allez, bonne nuit.

Je titubai jusqu’à l’ascenseur, non sans m’être au préalable excusé pour la gêne occasionnée auprès du gentil couple de la chambre voisine. Le geste dut déplaire au mari, car il m’invita, dans sa langue natale et sur un ton peu cordial, à partager avec ma mère une étreinte charnelle et passionnée.

5

Franchard avait déjà plus d'un quart d'heure de retard. Je faisais les cent pas devant la porte de son bureau en consultant les infos sur mon téléphone. La presse venait d'annoncer le licenciement de Capolli, et je parcourais les articles l'un après l'autre à la recherche d'une information cruciale. Hélas, si plusieurs journalistes évoquaient un probable *golden parachute*, aucun ne pouvait me renseigner sur le montant final des indemnités.

Les journaux dressaient, dans leur ensemble, un portrait plutôt flatteur du personnage. Les plus fins observateurs lui reconnaissaient le mérite d'avoir identifié très tôt la menace posée par la concurrence, mais insistaient sur le fait que savoir et pouvoir n'allaient pas toujours de pair dans les affaires. La clairvoyance de Capolli ne lui avait été d'aucun secours. Il payait le prix de sa propre stratégie, axée sur la vitesse (certains actionnaires préféraient employer le terme "court-termiste"). Pour accélérer la mise sur le marché du Nutellax, il avait refusé d'attendre que soient obtenus les brevets qui auraient pu en protéger la formule. Nos concurrents, une fois convaincus de l'opportunité que représentait ce nouveau segment de marché, n'avaient eu qu'à lire la liste des ingrédients pour se faire une idée assez précise de la formule à utiliser. Leurs chimistes avaient dû mettre les bouchées doubles, mais ils avaient tous fini par pondre un laxatif relativement équivalent au nôtre, et qu'ils cuisinaient à toutes les sauces de leurs gammes de produits. Deux ans à peine après le lancement du Nutellax, nous assistions, impuissants, au déferlement d'un tsunami agro-alimentaire qui engloutissait nos parts de marché sur son passage.

Une fois le monopole du Nutellax brisé, aucun effort n'avait pu contenir les effets implacables de la libre concurrence. Baisse des volumes de vente, hausse des coûts marketing, rognage des marges : chaque trimestre apportait son lot de mauvaises nouvelles. Les actionnaires, qui avaient pourtant porté Capolli aux nues douze mois plus tôt, l'accusaient désormais de s'être endormi à la barre, d'avoir foncé droit sur l'iceberg. Ils voulaient sa tête. Pour tenter de la sauver, le patron avait joué avec le feu. Il avait fini par se brûler. Il avait notamment donné son feu vert à une campagne de dénigrement maladroite ("Chocapisse ?

Diarribo ? Vache qui chie ? Non merci ! Demandez l'original, demandez Nutellax.”), qui n'avait eu aucun effet sur les ventes, mais faisait passer l'entreprise pour mauvaise perdante. Ç'avait été la goutte d'eau pour le conseil d'administration, qui l'avait remercié un beau matin, et nommé à sa place l'indéboulonnable Maryse Franchard.

Quand Capolli était venu me faire ses adieux, il semblait d'une jovialité encore plus imperturbable que d'habitude. Il comptait prendre une dizaine de jours de vacances, avant de rentrer pour de bon en Italie et réaliser son rêve de gosse : se lancer en politique. Il me souhaitait plein de réussite dans mes futurs projets, convaincu comme moi que Franchard allait procéder à un grand ménage dans le camp des vaincus.

Malgré la lutte fratricide qui s'était jouée entre elle et lui ces dernières semaines, il se montrait beau joueur. “Elle m'a eu à l'usure, disait-il. Elle le mérite !” Tandis qu'il s'efforçait de redresser les ventes du Nutellax à coups de partenariats stratégiques fumeux et de fermetures d'usines redondantes, Franchard s'était lancée dans une opération-séduction du public qui avait fonctionné au-delà de toute espérance. Son marathon, durant lequel elle s'était exclusivement ravitaillée en dosettes Nutellax, avait été retransmis en direct sur les réseaux sociaux et avait suscité un buzz monstre. Elle avait terminé la course en moins de 4h, un résultat plus qu'honorable pour une femme de son âge, et absolument incroyable quand on considérait son historique pondéral. Sur les images, elle arborait une couche lavable en élastanne-polyamide, conçue en partenariat avec Decathlon. Le produit était depuis en rupture de stock dans tout le pays. C'est cette Franchard là, authentique et conquérante, qui avait séduit les consommateurs, et à travers eux, les actionnaires de l'entreprise. Son amour pour le Nutellax transparaissait dans tout ce qu'elle faisait.

Pour finir, Capolli m'avait pris dans ses bras. Surpris par son geste, j'étais resté les bras ballants, la gorge nouée par l'émotion. Rétrospectivement, j'aurais dû penser à lui demander conseil pour négocier mon indemnité de départ. Je l'avais laissé partir sans même un revoir.

Petite ou grosse indemnité, l'important pour moi désormais, c'était de partir. J'en avais ma claque de la boîte. Les derniers mois m'avaient lessivés, j'attendais la fin comme une délivrance. L'occasion idéale pour repartir du bon pied. Manger sain. Reprendre le sport. Boire moins. Me consacrer à mes hobbies (mais lesquels ? D'abord, trouver des hobbies). Emmener les enfants à la mer, ou au

moins à la piscine. Et surtout : reconquérir Valérie. Oui, c'était possible. Quand elle était venue me faire signer le papier pour la garde alternée, elle avait glissé, l'air de rien : "Tu as le teint jaune, tu devrais voir un médecin." Ce n'était peut-être pas de l'amour, mais c'était quelque chose. Une forme de prévenance, une attention. Presque rien, mais il ne m'en fallait pas plus. Quand la lande est bien sèche, un vulgaire mégot suffit à embraser la forêt.

La voix du secrétaire de Franchard me tira de ma rêverie.

– Madame Franchard vous attend.

En entrant dans le bureau, je trouvai, à ma grande surprise, Barbara Kuznetsova assise dans un des deux fauteuils qui faisaient face au bureau de Franchard. Mon ancienne collaboratrice me salua d'un hochement de tête, sans un sourire, comme à son habitude. Une valise rectangulaire en cuir noir reposait sur ses genoux. Ces dernières années, nos chemins s'étaient peu croisés. Le gros de mon travail avait commencé lorsque le sien avait pris fin : une fois le lancement du Nutellax validé par Capolli, elle avait dû rédiger quelques notes de synthèse à destination des agro-chimistes de l'entreprise, participer à des réunions avec les directeurs de site de production, avant d'être réassignée à d'autres projets de recherche qui ne relevaient pas de mon département. Je me demandai ce qu'elle pouvait faire ici. Franchard avait-elle décidé, dans un souci d'efficacité, de faire d'une pierre deux coups, en virant dans la même réunion deux fidèles de l'ancien régime ? Ou bien espérait-elle nous voir lutter à mort l'un contre l'autre, en faisant miroiter une seule place pour deux candidats ? Si tel était le cas, elle pouvait toujours courir : j'avais passé l'âge des chaises musicales.

Franchard m'invita à m'asseoir dans le fauteuil vacant. Elle désigna l'assiette où reposaient deux immenses tartines de Nutellax. Je déclinai d'un geste de la main. Elle se tourna vers Barbara, qui secoua la tête et se fendit d'un "merci non", et ce r outrageusement roulé me plongea dans une douce nostalgie.

Comme Franchard ne disait rien, je décidai de crever l'abcès.

– Écoutez, je ne suis pas naïf. J'ai joué, j'ai perdu, je suis d'accord pour partir sans faire de vagues. Pour tout vous dire, ça m'arrange. Mais ce n'est pas un départ sans condition. Il va falloir qu'on se mette d'accord sur... Discuter de... Du...

Plus si sûr que la loi et l'usage m'autorisaient à parler ouvertement de mon parachute doré, j'entrepris de mimer l'objet de ma pensée. Je décrivis d'abord, des deux bras, un arc-de-cercle au-dessus de ma tête, représentant la toile gonflée.

Franchard ouvrit de grands yeux. Elle se tourna vers Barbara, qui haussa les épaules.

– Vous... Non ?

Je fermai alors les deux poings et agrippait les lanières invisibles du parachute, collées à ma poitrine. Je haussai et baissai le buste par à-coups pour suggérer un saut.

– Un sac à dos ? proposa Barbara.

– Non ! Mais presque...

– Des bretelles ? hasarda Franchard.

Je secouai la tête et mimai ensuite la manœuvre des ficelles, un coup à gauche, un coup à droite.

– Une voiture ! hurla Franchard. Vous voulez une nouvelle voiture de fonction ?

– Mais non, enfin. Le parachute. Le parachute doré. J'attends votre offre.

J'étais loin d'être un expert en négociation, mais je savais, pour l'avoir entendu sur un podcast bien recommandé, qu'il ne fallait jamais être le premier à avancer un chiffre. Je levai mon pouce et mon index jusqu'à mes lèvres, donnai un quart de tour de clef, puis croisai en même temps les bras et les jambes pour faire étalage de ma totale sérénité. Franchard leva les yeux au ciel.

– Rassurez-vous, Lacoudre. Je ne vous ai pas convoqué pour vous limoger. Le jour où l'envie m'en prendra, vous ne l'apprendrez pas de ma bouche. À quoi pensez-vous que sert le département RH ? Bon. Si vous êtes là, c'est pour parler de l'avenir. Le vôtre, le mien, et surtout, celui de l'entreprise.

– Mais, balbutiais-je... Alors vous me gardez ? M. Capolli avait pourtant parlé d'un grand ménage...

– J'ai effectivement des comptes à régler, mais vous n'en faites pas partie. Pour vous, j'ai de grands projets. Du sur-mesure, taillé spécialement pour votre carrure.

Avant même que j'eus le temps de me sentir flatté par la remarque, elle se dépêcha d'ajouter :

– Ce n'est pas ce que vous croyez. Vous êtes un gestionnaire médiocre et un chef sans charisme. Quand je vous entends faire le guignol à la radio, j'ai le poil qui se hérissé. Une fois sur deux, vous êtes rond à rouler sous la table. Heureusement, à la radio, vous avez le bénéfice du doute, mais quand c'est à la télé, c'est vraiment gênant. Entre votre air bouffi et vos joues couperosées, le

doute n'est pas permis. On a l'impression de pouvoir sentir l'alcool à travers l'écran. Et dire que c'est Capolli lui-même qui vous a placé aux relations publiques... Preuve en est, s'il en fallait une, qu'il n'était plus capable de faire tourner la boutique.

– Hum, grommelai-je, c'est votre opinion. On ne peut pas plaire à tout le monde. Si on continue de m'inviter sur les plateaux, c'est que je ne dérange pas tant que ça.

– Ça, ils en ont pour leur argent. L'audience est au rendez-vous. Mais vous rentrez dans la même catégorie que les accidents ferroviaires et les courses de moto. Ça existe la curiosité morbide, on attend le dérapage incontrôlé.

La remarque m'avait fait l'effet d'une pointe d'acier froid sur un nerf à vif. Même Capolli ne se serait pas permis de me parler comme ça.

– Si je suis si mauvais que ça, pourquoi vous avez tant besoin de moi ? Débrouillez-vous toute seule.

– Impossible. Vous incarnez les valeurs du nouveau produit-phare de l'entreprise mieux que personne.

– Le Nutellax ? C'est mon bébé, je lui ai déjà tout donné. Je ne vois pas bien ce que...

– Le Nutellax a atteint sa phase de maturité, coupa-t-elle. Nous n'en tirerons plus rien d'extraordinaire, c'est un produit comme les autres désormais. Il faut rationaliser la production, négocier les contrats fournisseurs, ce genre de choses. Pas besoin de réinventer la roue. Nous avons des centaines d'employés bien plus qualifiés que vous pour faire ce travail. Par contre, vous seul pouvez changer la trajectoire de notre dernière innovation. Barbara ?

Barbara, qui avait écouté Franchard me casser du sucre sur le dos sans trahir à mon égard la moindre empathie, s'anima soudain. Elle ouvrit la valise qu'elle avait sur les genoux. Une lourde fumée s'en échappa et dégouлина jusqu'au sol. Elle tira de la valise une fiole jaugée, genre erlenmeyer (je ne maîtrisais pas les termes précis), fermée par un gros bouchon en plastique bleu, qu'elle posa sur le bureau de Franchard. Il y avait à l'intérieur un liquide couleur menthe-à-l'eau légèrement effervescent.

– À vous l'honneur, dit Franchard.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Goûtez, dit Franchard.

– Goûtez vous-même ! Je ne suis pas votre cobaye.

– Contrairement à vous, je ne bois jamais pendant les heures de bureau.

– C’est de l’alcool ?

– À 40%, oui.

– 40%, vous êtes sûre ?

C’était trop pour une crème de menthe.

– C’est une vodka, demandais-je ?

Franchard se tourna vers Barbara, qui fit non de la tête.

– C’est un OVNI, dit Franchard, on ne peut le comparer à rien de ce qui existe. J’ai hâte de savoir ce que vous en pensez.

J’étais intrigué. J’attrapai la fiole et fis tourner le liquide. Les rayons de lumière, piégés dans le tourbillon, se divisaient en mille paillettes, faisant danser dans l’émeraude une poussière d’étoiles. Je n’avais jamais rien vu d’aussi beau. Une fois le flacon débouché, j’approchai mon nez du goulot et fus aussitôt saisi d’une quinte de toux.

– Ça arrache !

– Trop fort pour vous ?

– Ce n’est pas ce que j’ai dit. Allez, santé !

J’avalai une gorgée. Un frisson de dégoût me souleva la poitrine. Ma bouche se crispa en une grimace de théâtre italien.

– C’est très mauvais.

– Mauvais comment ?

– Comme si j’avais bu un animal mort depuis des semaines.

– Je vois, répondit Franchard tandis que Barbara prenait des notes. Pensez-vous pouvoir vous habituer à ce goût ?

– Ça m’étonnerait.

– Vous êtes sûr ? Après tout, s’il y a de l’alcool, on s’habitue à tout, non ? Qu’importe le flacon, etcetera. Personne n’aime sa première gorgée de bière, mais tout le monde s’y fait.

– En Biélorussie, renchérit Barbara qui n’en finissait pas de nous éclairer de ses lumières cosmopolites, dans prison, *pyanitsy* boire gel hydro-alcogolique.

– Je comprends, mais où voulez-vous en venir ? Pourquoi les gens s’habitueraient-ils à un alcool aussi mauvais, quand ils peuvent boire à la place un bon verre de vin ou un cocktail ?

– Parce que les gens ne veulent plus s’empoisonner, expliqua Franchard. L’histoire se répète : c’est le *sans calorie* de l’agro-alimentaire qui se propage aux

vins et spiritueux. Les alcools désalcoolisés ont le vent en poupe. Bière sans alcool, gin à 0% aromatisé aux 11 herbes à 0%, sirop-apéritif anisé à diluer, tout existe désormais.

– Je sais, je connais bien le dossier. On avait regardé ça de près. Mais le secteur est minuscule. C'est très à la mode, mais les gens en parlent plus qu'ils n'en boivent.

– Justement, répondit Franchard. Nous pensons que si les ventes ne décollent pas, c'est parce que le produit n'est pas adapté. Les gens ne veulent pas vraiment des boissons sans alcool. Ce qu'ils veulent, c'est qu'on leur foute la paix. Ils veulent picoler sans en souffrir les conséquences, c'est tout. Aujourd'hui, ils ont le choix entre gueule de bois, cirrhose et alcoolisme d'un côté, et sobriété morose de l'autre. Vous parlez d'un dilemme...

– C'est vrai, concédai-je, mais en l'occurrence, je ne vois pas le rapport. Vous venez de me dire que votre truc titrait 40%. C'est la peste et le choléra combinés.

– Pas tout à fait. Grâce à ce nouveau produit, une troisième voie peut enfin s'ouvrir. Mme Kuznetsova, dont le talent semble sans limite, a mis au point une solution alcoolisée qui contient son propre antidote.

Je m'étais levé d'un bond, prêt à courir aux toilettes au moindre tiraillement intestinal. Franchard devina ma pensée.

– Rassurez-vous, aucun effet secondaire indésirable de ce genre, à part le goût. Le tour de force consiste à maintenir en suspension dans le liquide des cellules souches embryonnaires qui, une fois absorbées par l'organisme, soignent en temps réel les dégâts causés par l'alcool. Même après dix verres, aucune envie de vomir, pas de migraine le lendemain, pas de cancer de l'oesophage dans vingt ans. Le foie se régénère. Les premiers tests font même état de guérisons de maladies chroniques. En somme, plus on en boit, et mieux on se porte !

Je me laissai retomber de tout mon poids dans le fauteuil.

– Incroyable, murmurai-je.

– Incroyable mais vrai ! Vous comprenez pourquoi vous êtes l'homme de la situation ? Je veux faire de vous l'ambassadeur de la marque, l'incarnation de son idéal. L'image d'un alcoolique au stade terminal, qui remonte la pente, vaillamment, mais sans s'arrêter de boire.

– En somme, ce que vous êtes au Nutellax, mais adapté à ce produit-là.

– Précisément.

Elle me gratifia d'un sourire chaleureux et, je crois, sincère.

– Imaginez le tableau. Vous parcourrez le monde en prêchant la bonne parole, devant les caméras ou derrière les portes du pouvoir. Célébrités en tout genre, cadres de la restauration, experts en santé publique, chefs d’État, tout le monde devra être convaincu du bien-fondé de notre mission. Vous pourrez trinquer plusieurs fois par jour, aux frais de l’entreprise et avec la satisfaction d’un travail bien fait !

Ce tableau-là me plaisait pas mal, d’autant plus qu’il correspondait déjà à mes habitudes. Mais j’en voyais un autre, de tableau, très joyeux et très con. Un monde peuplé d’ivrognes, beurrés du matin au soir, promenant partout leur couche sale en titubant, un verre à la main, une tartine dans l’autre, incapables de se rappeler de leur repas de la veille, et qui parlaient tout seuls, ravis, reprenant à l’infini des conversations sans queue ni tête prononcées avec l’accent empâté de celui qui vient de se faire arracher les dents de sagesse.

– Si le succès est au rendez-vous, la sécurité routière va en prendre un coup.

– Bah, dit Franchard, on ne peut pas lutter sur tous les fronts en même temps. Et puis, d’ici quelques années, les voitures sans chauffeur auront réglé le problème, n’est-ce pas ?

Sans détourner son regard du mien, Franchard attrapa une des tartines restées sur son bureau et croqua dedans à pleines dents. Je remarquai alors qu’elle était assise, non pas dans un fauteuil, mais sur un de ces WC de faïence noire, à chasse silencieuse et bidet intégré, qui s’imposaient peu à peu dans les bureaux du monde entier. Je la regardai mâcher sans mot dire, perturbé à l’idée de la savoir fesse nue.

– Vous vous souvenez, reprit-elle après avoir avalé sa bouchée, du jour où vous avez dévoilé le Nutellax au comité de direction ? La semaine précédente, j’avais reçu un couple d’amis à dîner. Ils avaient apporté le dessert, un pot de glace en format familial, vanille-chocolat incrusté de pâte à cookie. Dominique, mon mari, s’était servi une boule, et les deux invités avaient fait de même. Quant à moi, il m’avait fallu toute la volonté du monde pour ne pas en prendre. Je savais qu’y goûter me ferait plus de mal que de bien : la tentation de me resservir serait insurmontable. Le soir, je m’étais couchée fière de ma force de caractère. Mais voilà que deux jours plus tard, stressée par les projections de fin d’année, j’ai décidé de m’accorder un petit plaisir. Une chose en entraînant une autre, j’ai englouti l’intégralité du pot en vingt minutes. Seule devant mon pot vide, je me suis sentie pitoyable, méprisable. Je n’avais plus faim, j’étais dégoûtée de la

nourriture et dégoûtée de moi-même. Alors vous savez ce que j'ai fait ? Pour ne pas éveiller les soupçons de Dominique, je suis allée au supermarché racheter un pot identique. Et pour que le subterfuge soit parfait, j'ai dû prélever les trois boules qui manquaient, celles qui avaient été mangées le soir du dîner. Mais entre temps, mon appétit était revenu. Alors j'ai mangé les trois boules. Puis une quatrième (Dominique ne verrait pas la différence), puis une cinquième, jusqu'à finir le deuxième pot dans la même soirée. Rebelote, culpabilité, panique. Vous savez comment j'ai réagi ?

– Vous avez racheté un troisième pot ? demandai-je, horrifié à l'idée qu'il ait subi le même sort que les deux autres.

– J'y ai pensé, mais il était trop tard. Le supermarché avait fermé. Alors j'ai jeté l'intégralité du contenu du congélateur. Il y avait bien dix kilos de nourriture, parfaitement comestible. À la poubelle. Et quand Dominique est arrivé, j'ai prétendu que la porte du congélateur était restée entrouverte, que tout avait fondu, et que par prudence il avait fallu s'en débarrasser. Oh, bien sûr, il ne m'a pas crue, mais je préférerais mille fois passer pour menteuse plutôt que de supporter la vérité. Dans ces conditions-là, vous comprenez ce que le Nutellax m'a apporté ? Bien plus qu'une silhouette, bien plus que des années de bonne santé. Il m'a rendu ma dignité. Et ce miracle-là, vous pouvez l'accomplir une seconde fois. Ça ne vous fait rien ?

Elle baissa la voix et se pencha vers moi.

– Évidemment, si vous prenez le poste, il vous faudra un statut à la hauteur de la tâche. Ne serait-ce que pour des questions de crédibilité. C'est pourquoi je voudrais vous nommer...

Elle se racla la gorge, comme pour me montrer combien il lui en coûtait de prononcer les mots qui allaient suivre.

– ...vous nommer Président du groupe. Je ne conserverais que le titre de Directrice Générale.

J'avais beau faire de mon mieux pour garder mon calme, le sang me battait les tempes. Je sentais ma respiration s'accélérer. J'avalai ma salive dans un bruit de baignoire qui se vide.

– Je peux ?

– Bien sûr, c'est pour vous.

Je vidai la fiole d'une traite, cette fois sans broncher.

– C'est vrai qu'on s'y fait, à ce truc.

– Je vous propose de prendre le temps d’y réfléchir, dit Franchard, de vous forger par vous-même une conviction sur le succès potentiel du...

– C’est tout réfléchi, coupai-je. C’est oui.

Les deux femmes échangèrent un sourire complice. Il me sembla même voir Barbara adresser un clin d’œil à Franchard.

– Bon, fis-je en déposant la fiole vide sur le bureau. Champagne ?